Trimestriel

KATARANG

Organe d'information du Cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri

N° 027 **ISSN 1431 - 5823** **Avril 2000**

WAIWA: MAITRISER LA PERIODE DE SOUDURE EN DANSANT

page 4

LA MUSIQUE TPURI : L'AME D'UN PEUPLE **pages 12 - 24**

LE CHARME POUR UN MARIAGE TPURI HEUREUX

page 30

LA MORT DE L'AVARE

page 34

Sommaire

☞ **Editorial**

Réjouissons-nous car demain nous mourrons 4

☞ **Essence de la culture Tpuri**

Poèmes de Waiwa 4

☞ **Pour que vive Ka'arang**

La Culture ... notre tâche *par MôôGagna Bambé Djakdjing.* 6

☞ **Au Coeur du débat**

La musique Tpuri 12
Tradition et créativité dans un genre oral chanté
par Suzanne Ruelland et Samue Kléda *17*
Waiwa: Divertissement ..... *par Kolyang Dina Taiwé et Dadaï* 21
Byam : Le Shakespeare tpuri: Un poète et le génie d'un peuple *par Kolyang* 23
Une phallocratie ignorante *par Froumsia Dokrom* 25
Pourquoi le veuvage semble-t-il être une affairede femme en Afrique ignorante *par Danwa Marie-Pascale* 28

☞ **Techniques et Technologies**

Le charme dans la société Tpuri par la langue maternelle? *par Yanda Lamtoing* 30

☞ **Tumne Mairabne**

Y-a-t-il jugement? *par Dayang Paul* 33
La mort de l'avare *par Danwé Lebon Justin* 24

Impressum
Ka'arang ISSN 1431 - 5823 04.2000
paraît régulièrement à Bremen. Les articles nommément désignés ne rendent pas automatiquement l'opinion de la rédaction. Nous ne sommes pas responsables des manuscrits non requis. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Unterstützt von AISA der Uni Bremen.

Responsable de la rédaction
Kolyang, CDE-SAARE B.P. 67 Guider, Cameroun Tel/Fax: +237 25 25 38 Ou en Europe Dayang Paul c/o ESG, Wachmannstr. 81, 28209 Bremen, Allemagne Tel/Fax: 0049 421 3415 94

Promotion et abonnements: Kolyang, Dadaï

Ont collaboré à ce numéro: Kolyang Dina Taïwé, MôôGagna Bambé Djakdjing, MôôRaiwé-Temga Ngouïssandu, Dadaï, Danwé Lebon Justin, Suzanne Ruelland, Samuel Kléda, Danwa Marie-Pascale, Froumsia Dokrom, Dayang Paul, Yanda Lamtoing

Ka'arang

Organe de liaison du Cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri

N° 027 ISSN 1431 - 5823 Avril 2000

Editorial: Réjouissons-nous car demain nous mourrons!

Enfin! L'an 2000 est arrivé avec ses cortèges de mensonges, de problèmes et de promesses. Cette année tant espérée est venue nous surprendre dans nos rêves et nos idées lâches. En effet, dans cette folie du siècle, nous nous sommes oubliés dans des réjouissances de toute nature. Le siècle a commencé dans les mers de célébrations, de salive de champagne et surtout de folies mal digérées. Maintenant que nous avons débuté le siècle dans les pyramides d'Egypte, dans les vestiges des Incas d'Amérique, les plaines d'Inde aux multiples divinités – tous en quête d'une attache historique, nous n'avons plus peur de croire à nos gris-gris et à nos sortilèges. Le siècle commencera donc avec cette formule. « Réjouissons-nous car demain nous mourrons ».

Se réjouir sur le dos des travailleurs, des laissés-pour-compte, des aveugles, des manchots dans une république qui s'attache plus à des voeux qu'au travail. Pendant le mois de décembre, nous n'avons plus travaillé, parce que préparant l'an 2000 et le mois de soumission islamique. En janvier et jusque dans la moitié de mars, nous poursuivons avec une frénésie suicidaire des réjouissances tous azimuts en participant à toutes les séances de présentations de voeux. Les manifestations dans La République des Voeux commencent par le radotage des souhaits de bonheur, de longévité, de clairvoyance au Guide éclairé. Parallèlement les femmes des dignitaires de La République des Voeux souhaitent un ménage sans heurt à son épouse. Ensuite les autres responsables présentent chacun des voeux à leurs ministres. L'on redescend l'échelle jusqu'aux subalternes qui rabâchent les mots teints de mensonges aux responsables des ministères. En fin janvier, la fête peut continuer dans les régions où de gigantesques moyens sont mobilisés pour la présentation des voeux aux Commandants des Régions. Suivent les subalternes des services extérieurs. Enfin en mai, quand les premières pluies commencent à arroser le sol, les paysans reçoivent le voeux de leurs serfs. Ensuite, ces esclaves jouiront de la présentation des voeux des animaux en septembre. La boucle est fermée. L'on recommence par les préparatifs de la prochaine présentation des voeux au Guide de la République des Voeux.

Voici ce que le siècle nous a apporté: une série de réjouissances où nous mêmes savons que nous ne sommes pas responsables de nos actes. Car dans toutes ces festivités où coulent la bière, les spermes, les salives, le sang et la corruption, nous sacrifions l'avenir de nos enfants et de nos mamans.

Demain, quand le siècle prendra de l'âge et que nous aurons terminé nos moyens, nous ne nous libérerons plus de l'esclavage mental. « S'il n'y a pas de résurrection, alors mangeons et buvons car demain nous mourrons, » disait l'apôtre des nations. Et nous pouvons dire, puisque nous n'avons aucune chance dans la mondialisation et que les défis à relever se trouvent sur d'autres plans, sous d'autres cieux et les destinées de nos pays dans d'autres mains, réjouissons-nous car demain nous mourrons.

Pendant que nous assistons aux collations et aux banquets, il n'est pas question que nous revendiquions quelque chose, car la bouche pleine ne parle pas. Hier nous étions les premiers à nous plaindre des colons, aujourd'hui, suivons l'exemple d'Hampaté Bâ qui demande le silence, car nous, leurs fils, qui avons remplacé les Blancs, sommes pire que nos maîtres. Alors qui critiquer? Mais sachons aussi que là où on tue le fils, on tue le père, mais la mort du père n'induit pas nécessairement celle du fils. Tel est le proverbe Tpuri qui nous demande notre part de responsabilité.

A nous de l'assumer et de nous mettre au diapason d'un siècle rude et suicidaire.

Kolyang Dina Taïwé.

Essence de la culture Tpuri

Poèmes de Waiwa

Rassemblés par Kolyang

Ces poèmes de waiwa sont les créations annuelles d'une société en phase avec ses idéaux de culture et de respect de la tradition. Sans connaissance des rimes, des grands poètes et autres règles de la bonne phrase, s'expriment ici des hommes dont la seule norme est la musique, le culte du beau, de l'attachement aux mots agencés pour que l'âme parle, saute et sautille selon les plus grandes réactions de notre siècle qui adule la facilité. Suivons quelques chansons pour le plaisir de l'âme.

1

Maysabuli da' war ga
Se raw le feg
Jar ɓi ya' le de gur sag ɓo lam ɗa
Maydore may jon mo sola
Yaayoo karway de hãã
I wel go
I go ti lale
Hee ti ɓi taw
ndi ndal mo go ndal
na wo liŋ jag na so.

Maisabouli ne trouve pas de mari
Et elle éclate de rire
Amène la racine de ta hanche
Ne crains rien, fille Doré
Yayo le désir sexuel est méchant
Tua un fils
Tua sur le **lale**
Passe me voir
Je causerai avec toi
Et nous irons à la maison

2

MDR ur ciŋ tagla
Ma joore ma' gonjo mayren go
Ndi law mo law ge
Ndi law we ma tigliirin wo
Dulnya la na de kããra
Ndi day da may ma cao ga
Nday yog ga lay
Nday ɗaa bii ga lay
Nday mayre ma debalan
fer we ndal man ɓay wo

Le MDR est apparu cette année
Les jeunes gens ont rendu les filles futiles
Je te plains seulement
Je vous plains, jeunes filles
La vie nous a réunis
Je ne veux pas aimer cette fille-là
Vous ne vous lavez pas
Vous ne puisez pas de l'eau
Vous les filles d'aujourd'hui
Allez vous laisser conseiller par vos mères

3

Waylaga re sõõre yan da nday
da gla we da pele
Maysalmai mbe tum joŋ wããre sõõre
liŋ ni Kengso
Maysalmai ndo joŋ se ɓo do sõõre
mbo ga caw yawla
Yaya, Maysalmai haw cããre ma je
mbarhai le su la de yaale
A ra mo deŋ yaya Maysalmai
Kengso maŋ quu ma jõõre ciŋ tagla
pa so

Waylaga, il y a des choses pénibles
Vous voulez que le futur résonne
Maysalmai commet toujours des affaires pénibles
Chez Kengso
Maysalmai, que fais-tu à cause de cette honte?
Yaya, Maysalmai a cassé le maïs d'un Moundang
la dernière saison pluvieuse
On frémit, yaya Maysalmai
Kengso honore encore la renommée de la jeunesse cette année

4

Naa hoo we ɗeere
Na ɗee we kam kam
Sõõ baa ni man Jonga
Ndi maŋ faage taw ndi wo liŋ ni
pan Jonga
Hoo coo mo kay wer maybing ni diŋ
ŋgelge
Glonton hay ɓaa la yee yawla
Glonton hay maywaare ɓen yãã wuu
ɓe

Wokreo wii Jonga caa pel ɓe
maybingni haɗ go de ɓe

Prenons la course,
Pressons le pas
Une divinité s'est révélée chez la mère de Jonga
J'ai pris le chemin finissant chez le père de Jonga
C'est Ngelge qui a pris la farine de la bourgeoise
Glonton, l'on ne peut s'y tromper
Glonton a chargé sa jeune épousée de rallumer le feu
Wokréo demande à Jonga de l'accueillir
La Bourgeoise s'habitue à cela

5

Gsawmo yãã sã' tagla
Gsawmo ndo yãã sã' tagla
Gsawmo do moo na
Sãã ma kay mo kay
taw jar go tagla ti faage
Ban mene Maywoyang
tuu ɓen la gen yaw la
Fuy ma ni Maywoyang
woo nen ɓe nen tããbe

Gsawmo a pris le **sã'** cette année
Gsawmo, tu a pris le **sã'** cette année
Gsawmo comme notre ancêtre?
Ce **sã'**ci
finira les gens cette année en chemin
Attache le vagin de Maywoyang
Où est donc son trou?
Les poils de Maywoyang
bien que vieux lui plaisent.

6

Na hoo we ɗeere
Na qee we kam kam
Wur wo fot MDR
Ndi fot ɓin na Kmaru koɗ
lay na pan ɓi
Ndi fot Dakol Daissala
Ndi ndal may Kmaru boŋ
koɗ lay na pan ɓi
Ndo hor nen ɓi
Ndo de haa yaw la
Wur la siŋ mo kay jag
poste
Ayang ɗee we do jar wuu
wo

Commençons à courir
Pressons le pas
Nous allons voter le MDR
Moi, je ne vote que le Cameroun, mon père
Je vote Dakolé Daissala
Je ne m'entretiens qu'avec une seule fille camerounaise,
mon père, me menaces-tu par méchanceté?
Nous avons appris ce chant à la poste
Ayang a fui devant les blancs

7

Yaya mayjelaoda
Kooro de maŋ waale
Ti meene Menkamla
Mayfadgo, may ɓon diŋ fuy ga
Hãn ne Menkamla
Hoo mucwar doo
Ma tag meene mai ɓon go ti faage
Jeŋ meene Maywoyang
Tuu ɓen la gen yawla
Fuy mani Maiwoyang
Hor nen ɓi dan far moda

Yaya Mayjelaoda
L'âne soulève la queue
Sur le vagin de Menkamla
Mayfadgo, ta fille a beaucoup de poils
Donne-la à Menkamla
Prends un mouchoir en main
Pour essuyer le vagin de ta fille en route
A côté du vagin de Maywoyang
Où se trouve donc son trou?
Les poils de Maywoyang
M'éblouissent plus que les phares d'une voiture

8

Saomo, ndo yãã sã' tagla
Saomo, ndo mona
Sã' ma kay mo kay
Tao jar go ca poo go ne baa mono
Bang mene Maywoyang
Tuu ben la gen yawla
Fuy ma ni Maywoyang
Sag nen ɓi dan far mota

Saomo, tu as pris le **sã'** cette année
Saomo comme notre grand-père
Ce **sã'**-ci
dévorera les gens que Dieu gronde
Attache le vagin de Maywoyang
Où se trouve donc son trou
Les poils de Maywoyang
M'éblouissent plus que les phares de voiture

Allons à l'école de la tradition pour retrouver notre identité. Les meilleurs poèmes sont issus des meules et des soi-disant analphabètes. Écoutons leurs voix!

Pour que vive Ka'arang

La Culture ... notre tâche

MôôGagna Bambé Djakdjing

Poser la problématique de la culture c'est s'intérroger sur l'homme car celle-là est consubstancielle à celui-ci. L'homme transforme ce qu'il trouve dans la nature, marque du sceau de son existence le statique que lui dresse la nature pour adapter et faire sien quelque élément de la nature. Mais lorsqu'on considère l'Africain, on peut redéfinir sa préoccupation pour la culture, car il est comme un enfant parvenu à un carrefour d'où partent plusieurs voies, et il ne sait pas laquelle suivre. Il ne sait pas bien d'où il vient moins encore où il va.

Puisque les choix sont multiples, on n'a pas besoin d'être gesthalhtiste pour voir que les choix vont naturellement se porter sur les propositions les plus marquantes, les plus impressionnantes. Et l'oeuvre de la publicité et autres moyens de diffusion imposent leurs goûts donc leurs choix à la masse, même la moins concernée, au point que nous risquons de nous oublier, ce qui est la plus grave forme d'aliénation, au sens premier du terme.

Césaire disait qu'il y a deux formes d'aliénation: la première consiste à se retracter autarciquement, la deuxième à se diluer dans l'Universel. Or qu'est-ce que l'Universel sinon une kyrielle et un amalgame des particuliers venus de divers horizons? L'Afrique est mal partie, non pas sur le plan économique et humain, mais sur le plan de l'affirmation de soi.

L'homme n'est homme que quand il s'affirme homme, responsable de ses choix et de ses options. Il se trouve qu'en Afrique aujourd'hui tous les choix sont dictés par une force extérieure et le plus souvent contraire à la volonté nationale. L'Africain est donc dépersonnalisé, démembré. Il n'est plus homme. Il est une marionnette, un pantin pour valoir un autre, c'est un faire valoir.

Nous n'avons jamais été proche de l'animalité que maintenant. C'est maintenant que les portes de l'humanité s'arrêtent à la cour de nos maisons sans jamais entrer chez nous. Nous sommes à blâmer. Si quelqu'un revenait d'entre les morts, il nous dira que nos grands parents sont en train de nous maudire. En Afrique, l'enfant est l'espoir, symbolise tout... La dévise de nos grands parents semblait être : « Malheur à l'enfant qui ne fait pas mieux que son père ».

L'impasse culturelle d'aujourd'hui

Aujourd'hui, nous ne sommes pas; nous ne savons pas parler bien que nous ayons le langage. Nous voyons sans voir. Nos oreilles ne sont là que pour orner la tête car n'entendent ni les cris ni les railleries des autres. Quel sinistre état présentons-nous à la face béate de la terre?

Convenons donc que notre crise est criarde, notre état lamentable. Nous enrichissons l'Occident bien que nous soyons pauvres. Notre problème n'est pas tant économique. Que ferions-nous de nos forêts, de nos minerais sans faire allusion à l'argent que génèrent nos produits et nos services?

Nous sommes si riches que nous ne savons que faire de cet argent, et nous le jetons à la mer, en tout cas outre-mer chez ceux qui sont les premiers à pouffer de rire sur notre dos.

Eternels esclaves? Maudits par Noé? Il n'en est rien. Nous ne sommes ni prédestinés à l'esclavage, ni maudits par Noé. Noé a maudit Canaan, la Palestine et ses fils et non nous, fils de la reine de Séba qui contempla la gloire de Salomon. Ne prêtons pas à la Bible ce qu'elle ne veut pas dire. Elle est assez claire pour ceux qui veulent la clarté et suffisamment sombre pour ceux qui veulent ou préfèrent les ténèbres.

La nécessté de bien choisir l'affirmation de soi

Notre problème? C'est le CHOIX, le choix adéquat de qui nous sommes, avons été et voulons être. C'est l'absence d'objectif, c'est la navigation à vue, dans le fleuve de la vie sans point de départ, sans boussole, sans destination.

Les hommes politiques du gouvernement comme de l'opposition ne sont que de véritables porcs. Tirons leçon du porc. D'abord il se vautre dans la gadoue sans souci. Personne n'a jamais songé à laver son porc alors que les palefreniers se nourrissent de miel à cause du fruit de leur service : entretenir les chevaux, animaux hautement considérés. Ils (hommes politiques) ne savent où ils vont et chacun veut juste bourrer sa panse et assurer un avenir pour sa femme et ses enfants, oubliant une fois de plus la notion de famille en Afrique.

Au Cameroun, il est temps de faire le bon choix. Ce n'est pas le peuple qui impose la démocratie, c'est la tête qui se démocratise. Tant qu'il n'y aura pas cette prise de conscience, nous ne sortirons pas de la raque de l'histoire.

Le gouvernement est pourri, nous avec. Des hommes ont paru pour parler, Bello, Dakolé, Kontchou ... Tous ont atteint leur objectif : le VENTRE. C'est pour cela qu'ils ont rejoint la masse de ceux qui ne savent pas choisir, ni pour eux, ni pour leurs familles. Qu'est-ce que l'homme s'il ne peut être en société? Et la société, c'est autrui. Aristote ne disait-il pas que l'homme est un animal politique, signifiant par là que son essence est de vivre en société? Tant que le choix d'un homme n'arrange que sa propre chair, il a mal choisi, car son premier ennemi c'est sa chair.

Choisir pour nous, nos parents, notre pays. Tel est le choix qui sauve. Et cela doit se manifester dans nos actes les plus banals. Nous n'avons pas confiance aux hommes politiques. Nous n'avons pas de prétention de devenir grand dans la fausseté. Nous aurons la nourriture, le vêtement et le lit même si nous ne sommes connu d'aucun homme politique. Nous n'avons pas besoin d'user du faux pour passer un concours soit de l'ENAM soit le CUSS, nous ne savons pas ce que nous réserve l'avenir, mais il aura soin de lui-même. Nous avons une seule tâche : parler. « Et ma bouche sera la bouche des malheureux », ma voix celle des laissés-pour-compte, ma tête celle de ceux qui s'affaissent „au cachot du désespoir". Désespoir?

Je n'aime pas ce mot. La tâche est ardue, mais je ne pourrais jamais désespérer, car j'espérerai toujours.

Exhumer les traditions ?

Choisir nous est imposé. Nous ne pouvons pas ne pas choisir. Bien choisir est notre privilège, notre gloire. Et commençons par le premier élément de notre culture: notre langue.

Il ne s'agit pas d'exhumer la culture ancienne pour vouloir exhiber cela à l'occident comme pour nous justifier de leurs attaques. Nous n'avons pas besoin de justifier les évidences. Qu'on dise que nous n'avons pas de culture n'est que raisonnement du plus ignorant homme qui jamais existât sur terre car être homme c'est précisement être un animal culturel. Point n'est besoin d'une licence en anthropologie pour le savoir. C'est une évidence et

nous ne prouvons pas les évidences car elles sont si claires à la conscience qu'on ne peut en douter. Descartes ne retient-il pas l'évidence comme point de départ de sa méthode de doute, *dans Le Discours de la Méthode*?

Seulement, disons-nous, il ne s'agit pas de déterrer cette culture, car chaque époque doit en imposer. Quelques intéressantes fussent ces cultures jadis, elles ne le sont plus nécessairement aujourd'hui, car les valeurs de nos grands parents ne pas les nôtres aujourd'hui intégralement.

Des valeurs dont on ne peut douter

Mais. il y a des valeurs éternelles ou du moins indéniables. Ce sont celles-là qu'il faut rechercher. Que nous sert-il de danser le dilna, le waiwa ou le gurna ensemble si à la fin nous devons nous entretuer, ne point nous aider et ne jamais communiquer que dans une langue importée, à des millions de kilomètres? La vérité de l'homme ne se trouve pas dans ses émotions c'est-à-dire dans la sensibilité. La vérité se construit. Elle s'obtient comme par parturition après une longue réflexion. Elle n'est pas à vous, moins encore à moi. Elle est devant nous et nous devons la chercher par la raison, le bon sens que chacun de nous possède à égale proportion, pour peu que nous soyons hommes. Le même Descartes ouvre ainsi son *Discours de la Méthode*.

„Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée, car chacun pense en être si bien pourvu que ceux-là même qui sont les plus difficiles à contenter en toutes choses n'ont point coutume d'en demander plus ; comme quoi la diversité de nos opinions [de nos choix] ne viennent pas de ceux les uns sont plus raisonnables que les autres mais de ceux que nous n'avons pas les mêmes méthodes et ne considérons pas les mêmes choses."

Il devient clair que l'Indien ou le Nègre n'est en moins inférieur au Japonais ou à l'Aryen sous le rapport de la raison. La preuve, aucun mouvement de révendication de la raison n'existe dans ce monde -.je le crois – puisqu'on ne discute point sur les évidences.

„Le principal est de l'appliquer bien" ajoute Descartes. Et c'est là où nous péchons. Nous avons des comptes à rendre à notre créateur, notre Baa, puisque nous ayant doté de raison, nous n'en usons pas comme cela se doit mais nous nous ravalons nous-mêmes au rang de ceux à qui il a refusé cette raison : les autres animaux.

La solidarité, l'altruisme, l'entraide, l'acceptation de l'autre sont les valeurs pièces-maîtresses de notre culture que nous avons abandonné et que nous devons récupérer. Qu'avons nous appris en échange?

L'égoïsme, l'égocentrisme, la haine, les meurtres, les vols et viols, les mensonges, la corruption, tous les vices de la bassesse. Nous ne sommes plus. Nos parents ont été, mais nous sommes coupables envers eux, ou nous n'avons même pas mieux fait qu'eux, nous n'avons même pas fait comme eux. Nous sommes à pleurer et à plaindre.

Le premier élément de notre culture avions-nous dit est la langue. En écrivant ce texte dans une autre langue, je suis déjà désarmé, car je suis un faire-valoir. Seulement, je veux atteindre le plus grand nombre, et pour ce monent, cela est nécessaire, indispensable.

Le problème des langues : premier élément culturel

Je voudrais livrer ici ma position à propos des langues contenue dans une publication écrite il ya trois années sous le titre „*Langues nationales et performances scolaires à l'école moderne : le cas du Tpuri dans l'Arrondissement de Pohri*" (1997)

Nous sommes partis de la considération constatée par plusieurs : la mauvaise performance des enfants à l'école, lieu d'exploitation des potentialités humaines. Et nous nous sommes demandés, contrairement à l'opinion publique qui

indexe les maîtres et les enfants eux-mêmes qualifiés d'inintelligents, si le véhicule de transmission des connaissances – la langue utilisée – n'était pas une cause patente de cette baisse de niveau. Nous avons constaté que psychologiquement les enfants d'aujourd'hui ne sont en rien inférieurs à ceux de jadis que sont les adultes qui sont les premiers à clamer cet état de choses. Car assurément un enfant de jadis placé dans les mêmes conditions que ceux d'aujourd'hui ne présenterait peut-être pas une performance supérieure.

Langue maternelle et intelligence

Pour mettre en exergue le rôle de la langue, un chercheur de l'UNESCO a établi la corrélation qui existe entre le développement cérébral et la première langue à être acquise, la langue maternelle. D'autre part, certains ont montré que lorsqu'un enfant maîtrise d'abord le français ou l'anglais – langue de scolarisation avant son entrée à l'école, il est plus facile pour lui de progresser sans peine, alors qu'un autre enfant placé dans les mêmes conditions d'apprentissage, mais n'ayant plus maîtrisé au préalable la langue de scolarisation est fréquemment recallé.

D'ailleurs Cheikh Anta Diop n'a-t-il pas montré, cité par Marcien Towa dans *Essai sur la Problématique Philosophique dans l'Afrique Actuelle*, que nos enfants, parce que n'ayant pas maîtrisé la grammaire et e vocabulaire de la langue de scolarisation perdent 4 à 6 années dans leur processus normal?

C'est dire en termes non voilés que la langue joue un très grand rôle dans le processus de scolarisation.

Une expérimentation sur la langue maternelle

Nous avons, pour opérationnaliser cette hypothèse choisi deux classes. C'est en fait une classe que nous avons divisée en deux : une classe expérimentale et une classe témoin. Dans la classe expérimentale, nous avons dispensé les cours en langue maternelle, le Tpuri maîtrisée par tous les enfants du CE1, puisqu'il s'agissait d'eux.

Dans la classe-témoin, les cours sont dispensés en français – langue actuelle de scolarisation.

Nous nous sommes bornés, faute de temps et pour besoin d'efficacité et de concision, à deux disciplines : les sciences naturelles et les mathématiques. Il s'est avéré que la classe expérimentale a été très performante et a moyenne arithmétique de la classe témoin a obtenu une mention « Très Bien ». Paradoxalement, la classe-témoin a obtenu une mention « Passable ». En testant ces résultats par la méthode du khi-carré (χ^2) nous avons constaté qu'il y a une différence très marquée de dégré de signification des deux résultats. Et nous avons conclu que si les enfants étaient enseignés dans la langue maternelle, on ne manquerait de se voir jaillir des Mozart, des Einstein, des Shakespeare et que sais-je encore!

Le problème essentiel auquel bute cette vision des choses est cette question à double volets de M. le Président du Jury pendant que nous soutenions publiquement ce travail de recherche:

- Que faire, face à la multiplicité d'ethnies donc de langues au Cameroun et
- Que deviendraient le français et l'anglais?

La pluralité des langues est-elle un obstacle à leur utilisation ?

La „monstruosité" des langues n'est pas un problème délicat, puisque la question est de savoir quelle langue choisir pour être langue de scolarisation. Or pour choisir, deux possibilités constituent déjà un dilemme. C'est ainsi que tous les pays du monde entier ont fait face à ce choix puisque chaque pays contient au moins deux ethnies donc deux langues.

Ne voyons pas le chiffre des ethnies pour cautionner cette voie de la facilité et maintenir le

statu quo. On semble ne pas choisir alors qu'en fait on choisit de faire valoir l'occident puisque selon SARTRE „ ne pas choisir c'est choisir".

Pour s'en convaincre, cette France à qui nous nous attachons tant a connu de plus graves problèmes au XVIe siècle quand il fallait choisir : d'abord le latin ou les langues romanes? Ensuite quelle langue parmi ces langues romanes dialectisées? Le Provençal? Le Normand? L'Occitan? Toute une pléthore de choix, et les Français ont choisi la langue de l'Ile-de-France au détriment des autres dialectes.

Ceci montre que chaque pays a eu ce problème, à un moment de son histoire. Et ceci, le gallomane le plus zélé ne nous démentira peut-être pas. L'histoire s'écoule, et ce qui est arrivé était pour nous servir d'exemple, non pour que nous copions cela d'une manière statutaire, sans y penser. „Aucune chose ne vaut que repensée par nous, convertie à nous" écrit Aimé Césaire *dans Lettre à Maurice Thorez*.(1956).

Pour le Cameroun, nous proposons une méthode tout à fait simple. Puisque la tendance politique est à la déconcentration et à la régionalisation, il convient de saisir cette visée pour l'appliquer à l'éducation.

Déconcentrer l'école : essai d'une méthode

Concrètement cela signifie qu'il faudra diviser le Cameroun en régions linguistiques et refondre les programmes éducatifs. Il s'agira, en appliquant la pédagogie de projets de définir le profil de l'élève en fin de cycle. Il faut que l'élève, à la fin des études du primaire, soit capable de communiquer aussi bien dans sa langue maternelle et dans une seconde langue (le français ou l'anglais). En fin du secondaire, il doit en plus des langues acquises au primaire, non seulement les approfondir mais aussi maîtriser la seconde langue „officielle" ainsi que les langues vivantes aujourd'hui enseignées selon les options (si cela est nécessaire).

Les études expérimentales ont montré qu'il est plus facile pour l'enfant de maîtriser plusieurs langues à la fois qu'un adulte. C'est pour cela que les enfants sont toujours les plus faciles à apprendre la langue du milieu ambiant, si leurs parents ne sont pas de la même communauté linguistique.

Les études supérieures seront ainsi réservées à l'approfondissement et à la spécialisation en domaines de compétences. Il va falloir créer des académies des langues nationales. Cette méthode est d'autant plus raisonnable que même les Universités aujourd'hui ont pour vocation de mieux s'ancrer dans leurs milieux pour asseoir un enseignement adéquat.

C'est cette voie qui nous conduira à nous retrouver nous-même, qui permettra que nous soyions et nous ouvrira sur le monde entier. „Que deviendront le français et l'anglais?"

Le sort des langues « officielles »

L'exploitation de notre méthode a permis de voir que le français et/ou l'anglais ne vont pas disparaître. Ils deviendront, comme ils le sont en réalité aujourd'hui, des langues secondes. Et même l'allemand et l'espagnol seront conservés, pour ceux qui veulent en faire l'objet de leurs études.

Belle théorie, naïve utopie, pourrait-on s'écrier, en lisant ces lignes. Soit! Mais qui dit que de la bouche des enfants ne peut sortir rien de bon? On juge l'arbre à son fruit et le maçon au pied du mur. Que ceux qui traduiront les finalités du système éducatif camerounais les députés, le gouvernement et tous les organes compétents puissent en tirer profit pour qu'enfin reverdisse l'image de notre beau pays, image devenue floue à longeur du temps et qui a même disparu ces deux dernières années, remplacée par un visage de sphynx géant que propose le partial (?) INTERNATIONAL TRANSPARENCY.

Que ceux qui ont des oreilles entendent

Ce n'est pas une boutade que de nous demander de redéfinir notre vouloir vivre dans ce monde où tout le monde crie globalisation, mondialisation. Qu'est-ce que la mondialisation si ce n'est l'apport des diverses tendances régionales? Assurément nul ne peut prétendre à la mondialisation s'il n'a les armes pour se maintenir.

Darwin a eu le mérite de mettre sur pied cette loi écologique : qui ne s'adapte pas meurt. Or l'adaptation suppose qu'on ait d'abord quelque chose et qu'on modifie cette chose en fonction des contingences. Qu'avons nous, Africains? Qu'avons-nous Tpuri? La langue d'abord, technique ensuite et notre vision du monde qui englobe tout. Notre désir n'est pas d'exhumer les éléments de la tradition, l'avons-nous déjà déclaré. Notre tâche c'est de repenser cette tradition et surtout notre position médiocre d'aujourd'hui dans le monde. Il faut passer tout au „crible de la pensée critique" selon les mots de TOWA. Il ne s'agit pas de faire de la culture un culte, mais de la mettre au service du développement de l'homme. C'est l'intériorisation des valeurs permanentes que sont l'amour, l'altruisme, la solidarité, l'entraide et les choses semblables hautement développés dans nos sociétés anciennes et c'est en cela que nous ne méritons même pas de nous appeler leurs descendants puisque nous les avons souillés en ne gardant pas ce sur quoi depuis des siècles peut-être ils ont réfléchi et ont jugé sine qua non ces vertus pour leur affirmation de soi; ce qui cadre avec notre raison et nos objectifs : nous „rendre maîtres et possesseurs de l'Univers" qui probablement reprend cette injonction de Dieu aux humains „Assujetissez la terre „ qu'on peut citer mutatis mutandi „Regnez sur la terre". C'est par la culture que nous régnerons. C'est par elle que les autres règnent aujourd'hui. C'est elle notre voie, c'est elle qui nous sortira de la raque de l'histoire, de la boue dans laquelle nous a plongés le cours des événements. Et cette culture est d'abord à l'ÉCOLE, clef du développement.

Ka'arang est un lieu de débats controverses et de discussions constructives.

Aidez nous dans ce combat de l'illustration de la culture Tpuri, et par effet de miroir de votre propre culture !

Au coeur du débat

La musique Tpuri

Si le rire est la musique de Dieu mise dans le coeur des hommes, la musique est l'âme des peuples

Pour connaître les hommes et pénétrer leur coeur, il faut aimer leur musique, car elle est l'essence même de ce qui fait la vie d'un peuple. La musique, partout dans le monde, exprime les profondeurs et les aspirations les plus viscérales de l'être humain. Que ce soient des louanges (troubadours), des réjouissances (waiwa) ou des revendications (reggae), la musique est avant tout la partie audible de la voix cachée et tue. Parfois, elle est un cri de douleur, souvent une inspiration, quelque fois un appel nostalgique.

MôôRaiwé-Temga Ngouïssandou et **Kolyang Dina Taïwé**

La musique Tpuri est multiforme, originale et pluridisciplinaire. Elle se confond avec la création des poètes (aussi bien femmes que hommes) et est un instrument nécessaire aux réjouissances, aux funérailles et aussi aux purifications (des sôô et autres esprits). La musique Tpuri vit au centre des réalisations sociales et est un élément essentiel pour une santé morale de la société.

Dans cet article, nous donnons un aspect global de la musique Tpuri et suivra une suite d'articles décrivant aussi bien le gurna, le waiwa, les chants de dilna que les instruments utilisés dans les musiques Tpuri.

Les chants et les danses Tpuri: une mise en scène particulière

En pays Tpuri, la musique est avant tout un **espace d'expression**. L'expression qui anime cet espace se retrouve aussi bien dans le symbole utilisé que dans le réel, le palpable, la partie visible et audible de la musique. Plus loin enocre, cet espace se retrouve dans les mots des chansons et dans l'exécution des rythmes. Mais la musique et par conséquent la danse ont un caractère multiforme: Susurrée par les jeunes bouviers, la musique se retrouve aux puits, dans les chants, dans les coeurs des jeunes en promenade, pendant les travaux champêtres, dans les conseils des sages etc.

La musique Tpuri est une mise en **scène théâtrale**. Elle est une grande manifestation des poètes et des danseurs. Obéissant à une chorégraphie particulière, la musique en pays Tpuri rassemble autour de la danse des jeunes pleins d'idées et d'imagination. En termes chorégraphiques, les danseurs se servent des plumes d'oiseaux rares, des képis d'anciens soldats, de la terre ocre, des calebasses, des serviettes, des chaînes etc. Toutes ces décorations sont portées selon une imagination propre à chacun et chacune, mais ayant toujours une connotation créative et créatrice. La musique en pays Tpuri est une invention de l'ordre intrinsèque dans la mise en place des danseurs qui obéit à un défilé uniforme et équilibré.

Et comme la danse elle-même est un art, les jeunes et vieux se parent des accessoires les plus beaux. Des parures naît une immense admiration. Quand dans leurs ornements les jeunes s'élancent dans les danses, l'on entend des parents exclamer „*Weere ma debalan man wo ɗuu paare ɓaara wo ciŋ so*"(Les jeunes d'aujourd'hui ont relevé le nom de leurs pères). Dans cette situation, l'on a tout simplement oublié qu'ici ce n'est pas une danse, mais la **défense d'un patrimoine culturel**.

Dans ce contexte, toutes les danses Tpuri sont d'abord le lieu d'une **certaine théâtralité** de l'art

(parures), du pouvoir (les chants constituent un contre pouvoir puissant), des rencontres (les jeunes y trouvent leurs futures épouses) et d'un conservatisme salutaire pour les traditions.

Les danses Tpuri

En Afrique, il est rare qu'une musique ne donne pas lieu à une danse. Parfois, le nom de l'instrument utilisé pour la musique prête son nom à la danse qui en résulte. Chez les Tpuri, l'on distingue plusieurs types de musique et partant de danses.

L'aspect de la danse et du chant est souvent collectif. La danse collective et rythmée obéit avant tout à une règle cardinale : **le soliste**. En effet c'est lui qui est le coeur de la danse, car étant le poète qui agence les rimes et les idées (dans le lele) ou qui donne le ton nécessaire (gurna). Par exemple, l'on dira **a hao sin no**, pour signifier qu'il a donné une autre tonalité à la chanson. Il juge le ton, la fatigue des danseurs, le rythme, la vitesse des chants. Il est le thermomètre de la danse. Des danses entières se suspendent, parce que le soliste était absent.

Dans les rares cas où un soliste n'est pas nécessaire, le chanteur lui-même constitue le meneur de la musique et le contrôleur de la vitesse du chant (dans le dilna).

Si l'on peut classer les danses Tpuri, le gurna l'emporte de loin devant le waiwa que suit le dilna. Dans cette optique le lele des femmes empoîte le pas au daa qui dévance le siili. Après le joo ka'arang et le joo soo, le mbaga jao et le joo tgware se disputent la place. Mais le gurna reste, parmi les danses tpuri, la musique la plus noble, car associée à une histoire, une institution aux règles rigides et profondes. Ce classement est sûrement subjectif, car il faudrait interroger les maîtres de l'art Tpuri eux-mêmes et définir les critères de sélection. Peut-être faudrait-il juste savourer la musique, les rythmes et la danse au lieu de se livrer à de gymnastiques intellectuelles de classification, car dans certains cas elle conduit à la compétition qui, elle, peut nuire à la création et limiter l'expression de l'art.

Dans le tableau ci-après, nous donnons un sysnopsis des danses avec leurs caractéristiques. Certes, le tableau n'est pas exhaustif, mais il donne un aperçu des éléments musicaux Tpuri.

Danse	Groupe de danse	poète compositeur	Aspect du chant	soliste
gurna	mixte	individuel (rare cas de coopération)	collectif	nécessaire
waiwa	mixte	individuel (sur le plan local, une multitude de compositeurs)	collectif	nécessaire
dilna	mixte	individuel	individuel	chanteur lui-même
lele	femmes	individuel	collectif	nécessaire
siili	hommes	collectif	-	
daa	mixte	individuel (collectif)		-
kbar	hommes	individuel	collectif	nécessaire
mbaga jao	hommes	individuel	collectif	-
joo ka'arang	mixte	individuel	collectif	nécessaire
joo tgware	-	individuel	collectif	-
joo soo	femmes	individuel	collectif	nécessaire

Les compositeurs poètes Tpuri de renom

Un bon poète est la conscience de son peuple. Car il dit les vérités d'une manière non voilée, il chante les joies et les peines des hommes. Il pleure aussi les plaintes et amplifie la voix des laissés-pour-compte. Dans le contexte Tpuri, tous les compositeurs sont en effet des poètes très puissants dans leur rôle de gyrophares de la société. Ils transcendent les lasses de la société et jugent les travers des hommes et les femmes.

Les compositeurs sont classés selon la danse pour laquelle ils composent des chants. Nous sommes en présence d'une spécialisation de la poésie, même si

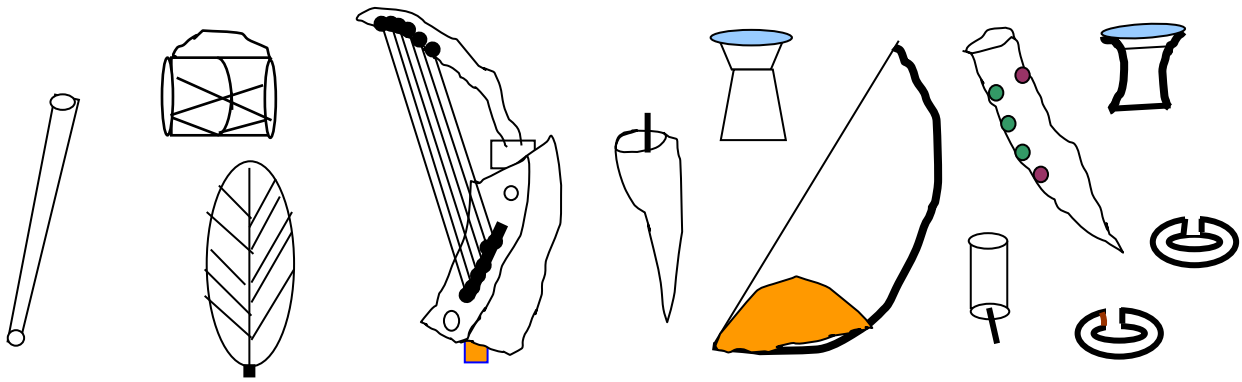
la plupart des thèmes relèvent de la critique sociale et dont porteurs d'effets de contre-pouvoir.

Le contre-pouvoir est dans les sociétés traditionnelles un réel pouvoir de contrôle tant des dirigeants que de protection éthique et morale. En effet, les préjugés propagés selon lesquels les monarques et chefs traditionnels avaient des pouvoirs illimités – de vie et de mort – sur leurs sujets, ne réflètent point la réalité, car ces poètes constituent une armée de réflexion, des journalistes-analysateurs des faits.

Le tableau suivant donne une idée des différents compositeurs ayant vécu ou vivant en pays Tpuri.

Danse	**compositeurs de renom**	**Village**
gurna	Toŋna	Nenbakre
	Dang Biina	Zouaye
	Sogole	Sogole
	Tengeleng Tcholne	Suwaye
	Daile	Youaye Tchatibale
	Dabsala Dargalé	Daawa
	Dumnano	Zouaye
	Djonyang Djingue	Gaigai
	Lumsia	Lale
waiwa	petits poètes innombrables	
dilna	Byam	Mbrao
	Geole	Maroua (pont)
	Yingwe	Doubane
	Bouina	
	Tchagad	
	Wataosala Bello	
	Kore Bouba	
	Dwasgo	Lagdo
	Djaoyang Terou	Sowaye
	Yaakreo	Maana
	Lawna	
Siili	Mbudga Smage	
lele	Maide	Souwaye
	Maihula	Houla (Doukoula)
Daa	Maafee	Guidiguis
Soo	Mbulna	Goua

Le coin des instruments de musique



Dans ce parc d'instruments de musique se trouvent : le timbal (tambour), le sug ko (feuille), le wedewdew (cou de poterie), le kocogcway(...), le dundulun (..), le siili (flûte), le manbaare (autre forme de sifflet), le manmayblumblum, le kew kew ou mbe'ge. Le ka'arang se trouve à la première page de cette revue.

Les instruments de musique Tpuri

Instruments	Description (tirée en partie du Dictionnaire Tupuri-Français de P. Cappelleti, Guidiguis, 1996)	Matériels de Fabrication	Utilisation des instrumens	Danse issue du nom de l'instrument
Tmbale	tambour, tam-tam des gourna à deux faces, porte suspendu au cou. Deux variantes existent: man-timbale, we-timbale Aussi designé de man mucu	Tronc d'arbre (mbucu, cur, taagu mbaydan) creusé, peau de bovin tané	festivités, funérailles, deuil	gurna, waiwa, kbar
wedewdew		tesson de poterie, peau de chèvre, veau	jeu, hrage	gurna fiiri
siili/manbaare	flûtiau fait avec une corne de gazelle ou de chèvre, joué par les jeunes gens en particulier les bergers Petit sifflet en argile à trois ou quatre trous, imitant la corne d'antilope joué par les jeunes qui gardent les chèvres man-baare: flûte à quatre trous en corne d'antilope ou en bois en forme de corne **man-fii-baare**: flûte à quatre trous en corne d'antilope ou en bois en forme de corne	cornes d'animaux, argile	le **manbaare** rythme le gurna festivités	joo siili
Dilna	guitare **didil maa saaraw**: harpe **didil haare**: lyre	fil de fer, tronc d'arbre pour le boitier et le sup-port. Les boulons sont en karkarbao. Peau de bovin ou de caprin	animation, fêtes, veillées	diili
joo ka'arang	nom du tambour sexué pour la fête du Ka'raang	l'arbre wa', peau de bo-vin, karkarbao, nii tamu	fêtes de ka'arang Annonces de décès	joo ka'arang
Tidiŋ		l'arbre wa'a	funérailles	-

			purifications	
war ou manmayblumblum		arbuste way depuy, corde de swe et une calebasse lub bil bii	hrage, jeux	initiation au diili, mais il est aussi joué par les filles ui ne jouent pourtant pas au diili
dundulun	calebasse allongée, instrument de musique à vent, frappé contre la cuisse, joué par les filles	calebasse allongée	veillée	
daa	Il existe en plusieurs composants : • man-daa : flûte en tige de mil • wel ɓe (parway – heege, birglig ou tuyau pour la fabrication moderne) • Dlegu (coo nayre – les cornes d'animaux)	tiges de mil, cornes d'animaux	festivités, avant ou après le feokage mais jamais pendant	joo daa
sug koo	sug koo	sug swaare	sifflet (flew)	joo flew
kocogcway		boîte d'insecticide (version moderne) fer, boo tooge (version originale)	accompagnement d'autres instruments	
kew kew, ko-jee kol (weere goni)		fer forgé	accompagnement lele décoratif	-
tindin	tambour antromorphe à une face, d'environ 1m 50 de haut coloré au rouge avec du kaolin jaune, girri,	???	initiation, aux funérailles des hommes de la congrégation wayna, à l'annonce de la mort de quelqu'un du clan du chef, wel-binni.	-
titir(ri)	le plus grand des tambours,. sexué (tétons et nombril)	en faidherbia, curi	chez les chefs de terre, employé le jour de fêtes, le jour de mort ou de guerres	
peppee		cakge, fudgi mu'ase	hrage, jeu	-

Le gurna

Le **Siŋ gurna** est l'affaire des spécialistes chanteurs-compositeurs Tpuri. Auparavant la communauté n'avait que deux compositeurs des poèmes de **gurna**. Un pour le Cameroun domicilié à Suwaye et un autre pour le Tchad à Dawa. Aujourd'hui, l'on voit apparaître une multitude de compositeurs.

TRADITION ET CREATIVITE DANS UN GENRE ORAL CHANTE

Samuel Kléda et Suzanne Ruelland*

A la mémoire de Pilga Tchentibélé

Les Tupuri du Tchad et du Cameroun ont emprunté à leurs voisins massa en le transformant, l'institution de la "cure de lait": gourna. Association locale d'hommes dont une des fonctions principales est de chanter et danser à l'occasion des funérailles de notables ou, de nos jours, aux fêtes officielles, le gürnA exprime dans ses chants à la fois les valeurs traditionnelles de la société et l'anecdote passagère. Les chants sont inventés par des compositeurs de renommée auxquels chaque association gürnA fait appel. Chaque chant dont le contenu dépend de l'inspiration du compositeur se présente sous la forme d'un „journal„ local. Les évènements marquants, ou jugés comme tels par le compositeur, sont énumérés: ragots ou scandales locaux, pénurie sont cités ainsi que des louanges de personnalités locales, voire nationales dont les bienfaits ont rejailli sur la population tupuri. Chaque association délègue auprès du compositeur de son choix des apprentis chargés d'apprendre par coeur les paroles du nouveau chant qu'ils se chargeront par la suite d'enseigner au groupe. Ce dernier reprendra en public le chant qui expose nommément les auteurs contrevenant à la morale traditionnelle et loue les bienfaits de la société. Comparables à un magazine qui recence les évènements des six derniers mois, les chants ont une fonction de censure et de contre-pouvoir. Par leur forme (récitatif des chanteurs en contrepoint avec des thèmes tambourinés) et par leur contenu (expression de la morale traditionnelle) ils contribuent à la permanence d'une esthétique et d'une morale tupuri. Ils sont aussi l'expression de la créativité fantaisiste d'un individu.
Cette étude remonde à une dizaine d'années bien que l'institution soit encore très vivante.

* S. Kléda est originaire du village tupuri de Golonpoui (Mayo Danaye) au Nord Cameroun. Il a entrepris de traduire des chants gourna du compositeur Dang Biina.
S. Ruelland a enseigné pendant quatre ans la linguistique à l'université du Tchad. Maître de conférences à l'Université Paris XII, elle poursuit des recherches en linguistique et ethnolinguistique sur le Tupuri parlé du Tchad au sein du LLACAN-CNRS.

Les jar tupur (gens tupuri) occupent un territoire de part et d'autre de la frontière séparant le Nord Cameroun (Mayo Danaye) du Sud-Ouest du Tchad (sous-préfecture de Fianga). Leur philosophie transparaît dans les chants gourna[1] qui expriment la permanence de certaines valeurs sociales mais sont aussi représentatifs de la créativité d'un seul individu.

Le gourna est une institution empruntée aux voisins massa qui s'est épanouie sous une forme propre chez les tupuri. Chaque année après la récolte vers le mois de Novembre, les hommes adultes d'un ou de deux villages, mariés ou célibataires peuvent décider de former un gourna. Pour cela ils doivent chacun amener une vache laitière dont ils boiront en commun le lait. Le troupeau s'installe sous un arbre près d'un puits à la lisière du village, constituant ainsi un „camp„ nommé kaw day (parenté de la vache). Les hommes s'y réuniront quotidiennement pour s'entretenir de faits divers (les aventures amoureuses sont un des sujets de conversation favorits). Ce sont les plus jeunes membres qui auront la tâche du gardiennage du troupeau. Le but explicite d'une telle association est de grossir autant que possible (l'embonpoint étant, aussi bien pour les hommes que pour les femmes tupuri le signe d'un épanouissement intérieur) et cela en se nourissant exclusivement de bouillies à base de lait. La fonction du gourna est de danser en public lors des funérailles ou levées de deuil de notables, du moins pendant la saison sèche.[2] Pendant la saison des pluies, alors que le „camp„ s'est défait pour que chacun puisse vaquer à ses occupations agricoles, les membres du gourna

[1] Le terme gürnA désigne à la fois l'institution elle même et tout membre de l'associatiom ou tout ce qui s'y rapporte.

[2] De nos jours le gourna danse aussi à l'occasion des fêtes nationales et au Nord Cameroun, même les jours de grands marchés.

participeront aux luttes entre les différents villages. En adhérant à ce „club„ les hommes trouvent compagne ou épouses. Ils y acquièrent la „force„ nécessaire pour les luttes avec des prétendants rivaux. Jeunes ou âgés, ils sont appelés en tupuri weere jon.re „jeunes de la danse„.

Lors de leurs danses publiques, les danseurs gourna revêtent de nos jours le kalson (maillot de bain ou slip importé) qui remplace la peau d'animal portée autrefois. D'épaisses torsades de fibres végétales ornent leurs bras et leurs chevilles. Torses nus ils se sont aspergés de lait pour rappeler leur préférence alimentaire et signifier le but esthétique de leur démarche. Brandissant un bâton „sans lequel un gourna ne saurait danser„ ils s'avancent soudain en groupe parmi la foule réunie pour le yii huuli (litt. bière de la mort) : funérailles publiques. La foule s'écarte avertie par le rythme des tambours volumineux que des spécialistes exercés depuis leur plus jeune âge ont appris à maîtriser.[3] On fait place pour les danseurs qui forment un cercle et entonnent leur chant. Le groupe peut danser sans s'arrêter toute un après-midi. Les danseurs sortent du rang et invectivent les spectateurs. Les jeunes filles pubères peuvent se joindre au danseurs.[4] Lorsque des gourna de deux villages distincts chantent le même chant ils peuvent danser ensemble.

Le sing gourna „chant (du) gourna„ est appris par le groupe auprès de l'un ou l'autre compositeur de renommée.[5] Chaque année le gourna, apprend deux types de chants, l'un immédiatement lors de la nouvelle constitution du groupe, le chant du gourna proprement dit, l'autre juste avant la saison des pluies en mars.-avril Chaque camp envoie en apprentissage auprès du compositeur de leur choix deux ou trois jeunes gens à la mémoire fiable. Les délégués resteront auprès du compositeur qui leur répètera, une dizaine de fois les paroles du nouveau chant jusqu'à ce qu'il soit appris. A leur retour au camp les délégués organiseront à leur tour des séances de mémorisation des paroles pour les autres membres du groupe.[6]

Chaque compositeur est entièrement libre de choisir les thèmes de son choix pour chaque chant. Ce dernier se présente comme une suite sans structure verbale apparente, d'allusions à des événements d'interêt général, de ragots locaux, de scandales. Le compositeur introduit aussi les louanges de personnalités locales ou nationales qui ont sa faveur et peut introduire, pour les honorer le nom de ses amis. Il est possible de comparer le contenu du chant gourna à un journal local, à ceci près que les auditeurs connaissent le plus souvent par avance les évènements auxquels il fait allusion. Le chant ne fait que rendre public des évènements qui sont venus à l'oreille du compositeur. Toute personne ayant eu vent de conduites répréhensives selon la morale tupuri (vol, inceste, adultère, corruption) peut en avertir le compositeur qui s'inspirera de ce qui lui est rapporté pour sa prochaine composition. Ajoutons que le dévoilement public de certains comportements (les auteurs étant identifiables dans les chants) déclenche parfois lors des danses publiques de véritables batailles rangées, les parents ou amis de ceux qui sont dénoncés s'en prenant ouvertement aux chanteurs exécutants. Aussi maints chefs de village hésitent à accorder un terrain pour le camp gourna, les chanteurs, en proclamant tout haut ce que tout le monde sait mais tait ravivant souvent des querelles de lignages et de villages qu'ils ont par la suite la charge d'apaiser.

Les compositeurs de chants ont donc un rôle prépondérant dans la vie sociale tupuri. En dénonçant les actes répréhensibles ils exercent une censure. Leurs chants deviennent une manifestation de contre pouvoir surtout lorsqu'ils prennent pour cible des individus dont la fonction dépend de l'administration centrale. Les chants sont vite alors perçus comme une forme de contestation politique. Le courage du compositeur camerounais Dang Biina qui fut traîné en prison pour avoir publiquement dénoncé les exactions d'un chef de canton malhonnête qui prélevait, sans rétribution, chèvres, moutons et mêmes vaches auprès des paysans est resté célèbre, jusque chez les voisins tchadiens. Tongna du village de Nenbakre au Tchad fut aussi emprisonné pour avoir critiqué trop explicitement certains chefs nommés par l'administration centrale. Les chants ne sont pas toujours innocents. En effet, un compositeur de renommée peut profiter de sa célébrité pour introduire des „piques„ à l'égard de ses ennemis personnels.

Une Liste des thèmes traités par Tongna dans un chant recueilli en juillet 74 donnera une idée du genre.[7]

1. Le compositeur fait allusion à certains démélés qu'il a avec un chef de canton qui lui cherche noise. Ce thème est repris plusieurs fois dans le chant.
2. Un certain Mankréo est invectivé, sa grand-mère et sa mère sont accusées de dérèglement sexuel, ce qui sème la discorde dans leur village.

---

[3] Les adolescents forment le gourna fiiri „gourna des chèvres„ et dansent aux cérémonies de deuil des femmes.

[4] Leur „costume„ est alors une serviette éponge qui leur ceint les reins, et le „bâton„ obligatoire.

[5] Au Tchad en 1974 jouissaient d'une certaine renommée les compositeurs Dapsala de Daona, Lumsiya de Lallé, Tengeleng de Suwaye au Cameroun mais surtout Dang Biina décédé en 1969 compositeur du Cameroun dont S. Kleda traduit les chants et Tongna de Nenbakre (Tchad).

[6] Cette information concernait les années 1970. Deurs l'emploi de magnétophones facilite l'apprentissage.

[7] Ce chant fut traduit grâce à l'étudiant en médecine Tchentibélé fils de Ouangbasam du village de Mindaoré qui décéda en 1983 avant d'avoir fini ses études. Les chants étant très longs, il est impossible d'en donner le texte in extenso.

3. Allusion est faite à la sécheresse de 1973 et à la famine qui s'ensuivit, Tongna dénonce des voleurs de manioc qui ont abandonné leurs sacs vides dans les champs des cultivateurs.
4. Mention est faite du manque de générosité et de l'égoïsme des anciens combattants qui n'ont pas pâti de la sécheresse mais n'ont pas partagé leur nourriture avec les autres.
5. Une allusion est faite à un voyage de Tombalbaye (qui en 74 est toujours président du Tchad) en pays tupuri. La population locale (pour une raison que nous ignorons) boycotta une réunion publique laissant Tombalbaye seul à la tribune.
6. Un homme est ridiculisé parce que sa femme laboure toute seule.
7. Le chef de Nenbakre est pris à parti pour s'être „égaré„ (avoir abandonné les siens) pendant la famine de 1973.
8. Un certain Hakna est ridiculisé pour avoir pleuré sa famine auprès de la femme de son voisin.
9. Un certain chef musulman est apostrophé pour avoir fait acte honteux qui rejaillit sur tout son village.
10. Le compositeur signale les lamentations d'un jeune homme qui n'a pas les boeufs nécessaires pour épouser la fille qu'il aime.

Ce sont là les thèmes essentiels du chant. Certains sont repris plusieurs fois par des phrases allusives ou la simple mention d'un nom. Entre ces phrases plus élaborées, le chant est étoffé par des salutations à des amis, ou des louanges de chefs politiques ou locaux.
Le compositeur s'adresse aussi aux chanteurs. Il les exalte dans leur danse, les flatte en leur attribuant maintes conquêtes féminines et les dirige dans leur exécution (en marquant par ses paroles le changement de rythme ou la hauteur à laquelle telle strophe doit être chantée). Enfin certaines phrases appraissent comme de l'auto-louange, le compositeur réclamant du „whisky„ (ou à défaut) de la „bière„ en remerciement de son oeuvre. [8]

S'il semble difficile de discerner une structure d'ensemble au niveau du contenu, les thèmes étant mis bout à bout au gré de la fantasie du compositeur, le chant gürnã a pourtant une forme bien typique qui le distingue des autres genres chantés.

Il se présente comme un récitatif opérant sur environ cinq hauteurs tonales, ces dernières ne correspondant pas aux schèmes tonals de la langue simplement parlée. Des phrases peuvent être répétées mais en général elles s'enchaînent interrompues par des pauses dont les longueurs correspondent à un certain nombre de temps.[9] Les registres entre phrases chantées sur les cinq hauteurs, peuvent varier; nous avons noté une différence d'une tierce entre une phrase et la suivante. Ce sont ces changements de registres que le compositeur peut indiquer dans ses commentaires. En contrepoint du chant, des tambours (tìmbàl) au nombre de deux au maximum, réglés à des hauteurs différentes jouent un rythme distinct de celui du récitatif. Le rythme des tambours varie d'ailleurs, certains motifs étant joués plus lentement que d'autres à la cadence accélérée. Les tambours semblent guider les pas des danseurs.

Le récitatif des chanteurs a en commun avec la parole dite le style direct. Le compositeur s'adresse toujours directement à des individus explicitement nommés. La forme se présente donc comme un dialogue sans réponse et non pas comme un monologue intérieur. Le style est pourtant toujours allusif. Aucune information explicite n'est fournie à l'auditeur sur l'événement évoqué. Tout se passe comme si les auditeurs entendaient une conversation à sens unique. Il doit donc restituer la situation, l'évènement qui n'est que suggéré, en un mot étoffer par son imagination ou les renseignements ce à quoi le compositeur fait allusion. Quelques phrases du chant Tongna (juillet 74) permettront de saisir le style. [10]

1. Ceux de la danse, le chant de la danse des vaches est lancé. Il va mettre le feu à la case de gauche; il va brûler la case de gauche et la cendre tombera sur un certain chef. (Le compositeur s'adresse aux chanteurs gürnã faisant allusion à l'efficacité de son chant qui va mettre en difficulté un chef - cité plus loin dans le chant - il s'agit du chef de canton de Fianga avec qui Tongna a des démélés).

2. Petit, j'ai grandi chez ma mère. Ai-je jamais nui aux chefs avec mon chant? Députés (en français dans le texte) que faites vous? Les chefs me cherchent noise. C'est une affaire mauvaise.

3. Mankréo, l'obsession sexuelle de ta grand-mère a semé la pagaille et les gens de Gamba se plaignent de ta mère. (allusion à des transgressions sexuelles de la femme de Mankréo). Goldong Gamla toi et ton beau-père, m'avez vous jamais trouvé entrain de collecter l'impôt (emprunt au français)? (Renvoi au chef cité en 1.).

4. Le chant passe, oh vous les danseurs!

5. Si vous vous saisissez de moi, Tongna, tout tchadien entendra parler de cela. M'as-tu trouvé en train de m'accoupler avec ta femme Goldong?

6. Tombalbaye Ngarta, N'djamena est là, notre pays, tu l'as embelli, gentil (en français) Ngarta! (En 1974

[8] Un chant de Dang Biina en cours de traduction révèle des thèmes analogues à l'exclusion de la famine. Le compositeur règle ses comptes avec un chef de canton abusif, accuse les femmes adultères et invective une femme aux désirs incestueux (relations belle-mère/gendre). L'essentiel du chant traite de la corruption de certains chefs. Comme Tongna dans certaines phrases Dang Biina exalte les chanteurs danseurs.

[9] Un chanteur Tongna sifflait une mélodie pendant les pauses sans paroles.

[10] Nous donnons ici une traduction libre de quelques phrases de ce chant qui dure une vingtaine de minutes en tout.

Tombalbaye venait de rebaptiser la capitale nommée jusqu'alors Fort Lamy).

7. Bultuwain le fort, pourquoi les gens de Golonpoui te cherchent-ils querelle? Quand l'éléphant sort en brousse se nourrir, vous poussez tous des cris cacophoniques. (louange à Bultuwain comparé à un éléphant que les cris envieux ne peuvent toucher).

8. Je suis rentré de chez les Kéra où j'ai baratiné une fille. Diigimo, j'ai trouvé des paniers abandonnés au milieu d'un champ de manioc. Sont-ce des gens du Cameroun (qui les ont laissés)? Ce sont des ânes, mais de quel pays? (allusion au voleurs de manioc, kéra peut-être, qui pendant la famine de 73-74 sont venus se servir dans les champs des paysans tchadiens).

9. Les anciens combattants de Fianga, je les ai trouvés en train de griller eux-mêmes leur viande dans leur case. (A Fianga les anciens combattants se sont construits un bar qui leur est réservé. Comme ils touchent leurs retraites versées régulièrement par la France ils se cachent dans leur „case„ pour ne pas avoir à partager avec le reste de la population).

10. Maidi, est ce que Touloum (nom de village au Cameroun) se porte bien? On dit que tout a changé, Maidi.

11. May-mbororo (nom propre *litt*. la fille peule), je te salue ce matin. Qu'y a-t-il, première femme. Le chant trouve-t-il Touloum dans la joie? Dites à Nanga que même si tout a changé, le „pur„ (emprunt au français) le salue.

Le chant se termine par une liste de personnes importantes dont les noms sont simplement cités les uns après les autres sans effort pour les personnaliser, comme si le compositeur remplissait là un devoir (de propagande?) envers des autorités de renom national: Le „gentil„ Tombalbaye, Dikwa Garandi un tupuri qui était à l'époque ministre de l'éducation nationale, notre ami Laurent Feckoua, également tupuri qui occupait des fonctions importantes dans ce même ministère, le MNRCS (Mouvement National de la Révolution Culturelle et Sociale), sorte de parti unique dont l'idéologie démagogique reposait sur le retour aux sources[11]; un ministre Djidingar.

La langue dans laquelle s'exprime le compositeur est celle de tous les jours. Cependant des images ou métaphores sont particulièrement appréciées. Certaines sont apparemment stéréotypées, celle par exemple où une personne est présentée comme étant forte comme un éléphant. Un autre est présenté comme un lion. La corruption de certains chefs est rendue par l'image de gloutons, mangeurs de viande. Dang Biina apostrophe les „mangeurs d'os„ c'est à dire un chef et sa clientèle qui exige la remise de cheptel (animaux à os).

Parfois l'inspiration fait trouver au compositeur des images singulières, inattendues. S'adressant aux danseurs, Tongna chante: les compositeurs (*litt*. gens du chant) battent des ailes. C'est à dire qu'ils prennent leur envol, s'activent et vont se montrer.

Puisque seul comprend l'information transmise celui qui a une connaissance des événements locaux, le style non narratif et uniquement allusif rend le texte opaque pour tout étranger (cela va sans dire) mais aussi pour tout Tupuri vivant dans un milieu autre que traditionnel. On comprend les mots, mais on ne sait à quoi ils réfèrent avec précision. Nous en avons fait l'expérience, soit en traduisant les chants de Tongna (aidés d'un informateur local qui connaissait la situation locale en 1974) soit en essayant de comprendre le chant de Dang Biina qui datait déjà des années soixante.

Cette opacité du contenu est renforcée par des passages, incompréhensibles pour de nombreux Tupuri, en langue massa ou en langue kéra. Des chanteurs qui avaient accepté d'enregistrer pour nous un chant ne comprenaient pas eux mêmes les paroles massa qu'ils répétaient par automatisme. [12]

Le chant gürnã fait la symbiose entre les valeurs permanentes traditionnelles de la société tupuri et l'éphémère circonstanciel. Le compositeur, comme tout artiste, utilise l'événement trivial, l'anecdote passagère pour mieux faire valoir la morale traditionnelle. Les thèmes de ses chants sont ceux que l'on retrouve dans les contes: famine, inceste, adultère, égoïsme personnel, abus de pouvoir sont quelques uns des thèmes qu'il enrobe et présente sous les traits d'acteurs réels, bien en chair, nommés, connus. L'individu ici, et ses actes rejoignent le „type„. Dépositaire de la sagesse populaire qui lui assure son succés et sa pérennité (les exécutants gürnã continuent à s'adresser à un compositeur tant qu'il exprime des messages pertinents pour la société), le compositeur doit être considéré comme le héraut de la majorité silencieuse (voire opprimée). Par son chant, lui et ses exécutants expriment le pouvoir de la parole publique qui stigmatise les contrevenants à la morale traditionnelle ethnique mais aussi par son savoir les rattache à l'histoire extra-ethnique, nationale. Le chant gürnã exprime donc la permanence d'une certaine tradition, puisqu'à travers la parole d'un seul on retrouve le reflet de la philosophie du groupe.

Mais il est aussi l'expression de l'individu. Le compositeur choisit, seul, ce dont il veut rendre compte. Il oriente l'histoire en fonction de sa personnalité

[11] Il coïncide avec l'obligation pour tout tchadien de prendre un nom „authentiquement„ tchadien et aboutit en 75 à une obligation pour tout tchadien (même scolarisé) de retourner se faire initier au „yondo„ (terme sara pour l'initiation) dans son ethnie d'origine.

[12] Notons que si l'institution du gourna a été empruntée aux Massas vers les années précédant la seconde guerre mondiale, semble-t-il, la forme sous laquelle elle se présente de nos jours avec les chants est proprement tupuri. Ces chants sont donc empruntés de nouveau par les voisins, Massas et Kéras qui ont créé des gourna nouveau modèle.

propre. Tongna introduit dans ses phrases des emprunts au français qui sont indices de sa position. Il n'est plus le chanteur uniquement intéressé aux évènements locaux. Les évolutions de la politique nationale se font connaître par lui au niveau local. Le compositeur est d'ailleurs maître de son oeuvre. Seule une auto-censure (la volonté de plaire au public) restreint l'expression de son imagination. Les compositeurs tupuri (jar sing , *litt*. gens du chant) sont comparables, par leur rôle social, à des „journalistes régionaux„. Ils filtrent l'information avant de la proclamer publiquement. Ce faisant ils remplissent une fonction de censure (le poids de leur contre-pouvoir n'est pas négligeable) et comme les journalistes, ils recensent l'histoire, qu'ils contribuent à forger.

Waiwa: Divertissement et contre-poids social pendant la période de soudure

Kolyang Dina Taïwé et Dadaï

Cet article est tiré du Cahier de Ka'arang N°C3, trouvable à Ka'arang : Editions et Média, B.P. 67 Guider

Le **waiwa**, séance de danse et chants exécutés du début de la récolte à sa fin, est assurément à côté du **gourna** une des valeurs culturelles et éthiques les plus profondes de la culture Tpuri. Le **waiwa** est un vecteur essentiel de l'identité Tpuri. Les danses de **waiwa** sont des mises en scènes qui relèvent d'une sublime beauté, d'une culture de la poésie.

Les chants que rythment deux ou trois tambours. Ensuite viennent les diverses séances de danses à proprement parler. Après les danses suit une séance de **vgu** la lutte traditionnelle.

Le calendrier

Le calendrier de la vie sociale prévoit les séances officielles de **waiwa** du début à la fin des récoltes. Cette période spéciale est aussi appelée **feolaga**. Mais les séances d'apprentissage sont aussi attrayantes que les présentations officielles.

Les séances d'apprentissage commencent au milieu du mois d'août, entre les mois **jonfensõõrewa** (ne-fais-pas-de-choses-honteuses) et **wang** (chef). La séance commence tôt. Vers 16 heures, quand les vents se détachent de la plaine où la chaleur caniculaire les avait liés pendant la pause de midi, et que les bouviers reviennent avec le bétail aux alentours des villages, alors on frappe le tam-tam pour annoncer le message. Des rythmes significatifs se propagent dans les villages annonçant la séance nocturne. Normalement, ces séances de répétition se passent deux à trois fois par semaine. Après le repas du soir, les enfants se rencontrent et commencent à présenter leurs **waiwa**. Même si le rythme n'est pas juste, même si les mots ne sont pas authentiques, même si les pas sont encore lourds, les plus petits, les prochains danseurs du village, se rencontrent pour simuler un **waiwa**: chanter et danser, avant que les plus vieux ne viennent les déclasser en deuxième rangée. C'est aussi ici que se forment lentement les talents des enfants. D'aucuns sauront battre le tam-tam, d'autres seront doués comme solistes etc...

Quand viennent les plus vieux, alors commencent les exercices de rythmes et de poésies. D'abord le tambour est ajusté, les cordes bien tirées. Ce travail est fait dans la journée. Les tambours sont pris, dans la plupart des cas, de l'étable du **gourna**. Les séances de **waiwa** se passent sur les terrains dénudés (**lale**: surface dénudée à la lisière de laquelle pousse une petite herbe qui se laisse rapidement détruire par les pas et cadences des danseuses et danseurs). Le centre de ces surfaces où ne pousse aucune herbe est dans la plupart des cas un peu sableuse aux abords, noyée dans la mer laiteuse de nocturnes rayons lunaires, ornant les silhouettes des beaux garçons et jolies filles, ces places et surfaces sont idéales pour les séances de **waiwa**. Car à la lisière de cette surface de danse, les spectateurs peuvent se tenir pour encourager leurs joueurs favoris.

Le commencement de la danse est sublime. C'est toute la troupe qui se regroupe autour du soliste. Les tambours attachés à des cordes sont accrochés au cou. Leurs batteurs se déplacent avec le groupe qui tourne dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre. On semble à faire à une masse amorphe. Tout le monde court au rythme de la chanson et des tambours. Petit à petit, des files indiennes se forment. Lentement, félinement. La disparition de la masse amorphe est belle, très très belle. Surtout quand l'ordre rentre dans la constitution des rangs qui se suivent. Le signe est donné par les batteurs de tambours qui se détachent de la masse. Et le tout est beau, très beau. D'abord, un géant prend la direction de la masse amorphe. Il accélère le pas, freine pour donner le temps aux autres de s'aligner. Ensuite c'est toute la masse qui comprend le signe, se rallonge, se démultiplie. En un clin d'oeil, les files indiennes naissent. Les plus géants devant, les plus

petits derrière. Souvent même les files sont tellement longues qu'elles s'entrelacent.

Pendant que les files se consolident, les batteurs de tambours se détachent et se placent au centre des cercles concentriques que forment les files. Ils battent les tambours au point de se faire saigner les mains. Un rythme fou, un rythme sublime, une mélodie grandiose, pénétrante.

Ce sont des saccades de battements qui percent le coeur de la nuit, le coeur des danseurs, le coeur des filles et des garçons. Les corps alors se déploient. Ils dansent au rythme de la musique, au rythme des poèmes chantés. Ce sont des créations ingénieuses. Ces corps deviennent subitement des instruments pour créer la beauté de la mélodie. Les corps sont subitement des vers d'une poésie dont les strophes sont les files indiennes et les rimes les batteurs de tambours. L'observateur remarque des corps qui deviennent des objets d'art obéissant à un chef d'orchestre respecté qu'est le cerveau. C'est souvent devant des sublimes beautés pareilles, ces transes grandioses, oubliant tous les méandres des difficultés matérielles et de l'épuisement des travaux champêtres, que des mères et des pères stériles ont pleuré. D'aucuns disent tout haut: "**Daga wel** x **o mo hay mbe yoo kããra ni bov lay!** (Il faut aussi qu'un de tes enfants s'y trouve parmi.). Des élans de courtoisie, des youyous secs et pleins de vigueur. Une folle beauté. Un halo de connivence se répand même jusqu'à la lisière de la surface de danse.

Au paroxysme de la danse, on remarquera que les files sont intercalées de filles. Les files sont alors comme des chapelets dont les maillons sont tous différents. De beaux garçons sont accompagnés de jolies sahéliennes décemment habillées. Elles suivront leurs "conducteurs" partout. Celui-ci sort-il de la file, la fille le suivra. Va-t-il vers les joueurs de tambours, elle le suivra. Cependant, il n'y a aucun désordre. Tout suit un rythme et un ordre plus que millénaires. Tous les pas des danseurs se lèvent au même moment. Tous se reposent au même rythme. Tous créent le rythme des tambours en commandant à leur corps de la même manière. Le rythme est tellement intrinsèque, ancré dans les veines que même les sourds ne se trompent jamais de pas.

Des danseurs peuvent sortir de la file et aller "jeter la poussière" à des amis qui se trouvent à une autre place de la file. Aussi, ils peuvent aller "jeter la poussière" aux spectateurs, les invitant ainsi à se joindre à eux.

Souvent l'on remarquera une vieille maman quitter la lisière de la surface de danse et s'élancer en rythmes frénétiques à la découverte de sa deuxième jeunesse. Un rythme et une beauté sociale aimés de tous.

Le soliste

Superbe homme à la voix de fer, à l'esprit vif et au discernement de lion, le soliste est le chef d'orchestre qui lance la danse. C'est lui qui assure la modération de la tonalité, de la hauteur, de la lourdeur, de la vitesse des chants. Il ne chante pas. Son rôle est de modérer la chanson. Il lie les strophes par un solo du type *AAAAYYYYEEE*, plus ou moins long selon les diverses strophes et l'atmosphère électrifiée par les voix des chanteurs et chanteuses. Portant la responsabilité de toute la séance de danse, il est le plus souvent secondé par un aide qui le supplante pour certaines chansons. Quand il n'y a pas de soliste, aucune séance de danse ne peut commencer. Dans la plupart des cas, il n'y a que quelques solistes renommés que se partagent les villages avoisinants.

Les villages ont souvent leurs groupes de danses. Mais dans les séances nocturnes, les groupes d'autres villages peuvent se rencontrer pour présenter un groupe plus grand. Pendant ces danses où le voile de la beauté, le halo de la mélodie couvrent les coeurs, les jeunes et vieux oublient la dureté de la vie. Souvent, ils dansent jusqu'à la pointe du jour.

Ces préparatifs mènent au jour de la fête des coqs, le moment où les groupes présentent au grand jour et au grand public leurs prouesses.

Les poèmes chantés

Le cantique n'a jamais été, dans les sociétés à traditions orales, un agencement sans signification de mots et de strophes. Les phrases n'ont jamais servi à fixer une formule à répétition éternelle et insensée. Les poèmes sont des résumés et des critiques de la vie politique et sociale du pays.

Les poèmes chantés sont donc une étude sociologique, constituant un contre-poids très fort pour le pouvoir public. Ici les choses se nomment, que ce soit le désir sexuel excédé (**karway**) qui tue un enfant; le MDR, parti politique qui rend les filles futiles. Et ces dernières, oubliant les conseils des mères, ne se lavent plus et n'aident plus au travail ménager et sont rappelées au devoir, à savoir se laisser conseiller par leurs mères.

Les poèmes que composent les intellectuels Tpuri en saison pluvieuse pendant ou après le mois **jonfensõõrewa** (ne-fais-pas-de-choses-honteuses) sont une leçon issue d'un événement réel leur donnant ainsi plus de poids. D'ailleurs en Tpuri, il n'y a pas la séparation en chants et poèmes. Deux mots désignent les poèmes: **siv** qui est le chant (incluant le poème) et **rõõ** qui est le poème funèbre. A l'état où la poésie se marie à la sublime beauté, il n'y a probablement pas de poème récité. Tout est chanté.

Quelques poèmes de waiwa

Suite des chants de la rubrique „Essence de la Culture Tpuri, les chants de waiwa“

9

cok li bay na
Maytol 'war ndi ti faage tagla
Karway po yan ni way Jaglissam blo day
Maaga bloo day mbuu ga no
Maytol le' naa yawla
Kan ne pan ɓe.

Tchok li bay na
Maytol me tuera en chemin cette année
Il y a un tel désir sexuel chez la femme de Jaglissam
Tel un boeuf
Que si un boeuf ne meugle
Maytol ne s'endort jamais
Renvoie-la chez son père

10

May ma cao mo cao no
Kan wer Tegan go ɓi tuu tagla
Tegan ra yaya
May tao solay ɓi go
May ma cao mo cao
Kan wer Tegan go ɓi tuu tagla.

Cette fille-là
menera Tegan dans la tombe cette année
Tegan s'écrie yaya
la fille a fini mon argent
Cette fille-là
menera Tegan dans la tombe cette année

11

Sida na tii le ɓan hon la?
sida ti le Tchadeɓale
Karway de 'war me ge
Sug ɓi mo la quu sida wa

Où a commencé le sida?
Le sida a commencé à Tchadeɓale
Le désir sexuel me tue
Que mes oreilles n'entendent pas le mot sida

12

Fen sõõre yaŋ nday ɓããre no
Sen fuy se mbay diŋ may la
Hiina de đii puuli mani pan ɓe no
Blo đii puuli mani pan ɓe no
Se raw riŋ mayre ga
Mankom Maysway raa wa
Blo bin mayre coɓwe
Ndo ren go kaf lay
Man Hiina go de mbug hããre ma Maylamso
Na jõõre na raa manda
Blo je soole jon re ni nanga

Une chose honteuse existe, vous les **x ããre**
Qu'est-ce qui bouge là-bas?
Hiina monte le grenier de son père
L'homme monte le grenier de son père
Et dit aux filles
"Maysway, ne pleure pas!"
L'homme a donné naissance à des filles pour se soutenir
Tu as tout "mangé"
La mère de Hiina casse toutes les calebasses de Maylamso
Nous les jeunes, trémoussons le **manda**
L'homme-informateur n'a pas bien agi.

BYAM: LE SHAKESPEARE TPURI, POETE ET GENIE D'UN PEUPLE

Kolyang Dina Taïwé

Si le pays Tpuri a produit des musiciens de dilna, Byam est sûrement au-dessus de tous ceux-ci, et ceci tant par sa verve, ses paserelles vers les autres chants que sont les gurna, les waiwa qu'il coule aisément dans les rythmes de la lyre et de la harpe Tpuri, le tidili que par sa propre création. Mais Byam sait aussi par son génie créer des historiettes sociales soit sur des thèmes actuels où l'escroquerie tarnée par des prestations est stigmatisée soit par des louanges pleins d'humour. Mais Byam est plus que sa poésie. Sa personne transcende sa musique.

Aveugle, dépourvu, déshérité, Byam a reçu un seul don : celui de la poésie. Esprit vif, critique acerbe d'une société en déphasage avec ses idées et ses traditions, Byam reste dans le panthéon des poètes de notre riche patrimoine culturel, le seul chanteur-compositeur traditionnel qui transcende les limites, les idéologies, les classifications et surtout son oeuvre de création est profond et sublime.

Quand Byam, dans sa ligne poétique, donne des sobriquets aux animaux de la brousse – sobriquets humains relevant de leur comportement et souvenez-vous qu'il est aveugle -, il démontre de son inspiration et surtout de sa profonde inspiration, car nous ne pouvons parler d'observation. Ou bien observait-il avec les oreilles?

Quand Byam dans ses envolées lyriques définit les criquets, sauterelles et autres crustacés par rapport à leur résistance devant les prédateurs que sont les chiens, il démontre d'un sens aigu de l'humeur. Subitement la lutte pour la survie qu'impose la nature aux animaux revêt un autre

aspect. Elle deveint une copie de la lutte des êtres humains.

Dans le texte transcrit suivant, nous avons deux poèmes de Byam dans le contexte d'un récital. Puisse l'hommage lui être rendu dans ce numéro comme étant le plus créateur et original des chanteurs-compositeurs de dilna de notre contrée.

Les autres devraient reconnaître en ce génie un être suprême et un génie de leur métier. La musique reste l'âme des peuples.

Les sobriquets des animaux sahéliens

To yaama
Ndi ur ciŋ
Ndi laa tiŋ jag bii
tiŋ ma bin le jag bii ban
jag bii Freneng
To yaama
tin ma bin le jag bii ban
jag bii Fren-Eng

Ti ban
golmay
ngay hum smuydi
may da ga Byam, kod na

Petite traduction
To yaama
J'habite à la berge d'un lac
Le lac Freng-Eng

nom Tpuri	*nom français*	*sobriquet*
gefedgew	lézard	serewna
karkay	?	wedenge
majee	oiseau-majee	fafilna
huy liw	souris-liw	gulunge
manyaa	crapaud	lurna
godon	crapaud	delna
gepen	caméléon	halia
welna		saymane
fensun (puy)	hyène	dolgaye
dugurhoole	tortue	yugra
cunman		dayle
dan	écurueil	walne
way	chien	dewlen
cemcem	hérisson	bogolna

tifar	anguille	teela
fay	rat-fay	lemayge
tigir	grenouille	cogroma
kere	hippopotame	cagray
dulyee	oiseau-dulyee	raysia
agre	outarde royale	rayna
gari	oiseau-	degawge
agar	serpentaire	harawna
pogay		rawna
klum	rat-klum	dumnege
gelgel	?	mayge
sangray	poisson-	sansi
cemsun		cagsumo
maafii		karmay
gobo	pelican	malina

gerhee		bumda
puw	varan	madango
manpirbaa	giraffe	cgalna
semay		serewsu
tway	moustique	jawran
tengu		gissumo
gerhee	âne	siwna
pir	cheval	mburna
giwgiw	oiseau	gesayna
lagleway	oiseau	biina
mankag	poule	petna
temgay		sewmo
hoogo	canard	legayle
meene	antilope	wolange
korho	serpent	glomna
kurguhu	tourterelle	welenso

Poème d'anatomie des criquets

Aucune Académie des Sciences et dans aucune anatomie, les criquets sont en fonction de leur résistance aux prédateurs. Mais ici Byam utilise le compagnon le plus fidèle de l'homme, le chien, pour caractériser les criquets et les sauterelles. Seul le Shakespeare Tpuri, Byam, dans une poésie dithyrambique, peut créer et définir ainsi une classification de biologie presque scientifique.

Ma pod ma bay soole	mambugsanne
Ma jiili de yerge	madugdwee
maaga way da sen ga	ma pod poole
maaga glen do way ga	mapanre
maaga baa do way ga hay ga	maceere
ma nay de lwaare	maluuri
ma gor de bledge	ma nono
maaga gor be de man dilna	cingidiw
ma bag majee la a den	mawayway
ma gran de man gore	ma lagbuuri

	mable
	magalga
	ma bon
ma da war no	ma sigla
ma de tôo	ma gongron
	man fii aare
wan baara	man day paa
werga hay la?,	werga sen din are baara
ma de man mene	ma ti hon

Une phallocratie ignorante

Froumsia Dokrom

Dans les sociétés africaines comme partout dans le monde, la femme était considerée comme tierce – personne. Cette attitude serait due à la nature même de l'homme et de sa création .On pourrait sans doute éclabousser Dieu qui, à travers la Bible, ne laissait aucune chance aux femmes de se faire être, et les considère comme subordonnées absolues aux hommes. Avec l'effet du temps, les femmes sortent petit à petit de ce complexe d'infériorité, en prouvant aux hommes de quoi elles sont capables et surtout de se déterminer par certaines actions que même l'homme imbibé de sa masculinité ne peut faire. Mais, chez l'homme toupouri, la femme ne peut rien pour ôter sa qualité de femme. Cette tendance s'endurcit à tel point que l'on n'espère plus le moindre relèvement, cela est la conséquence de l'égoïsme, de l'ignorance de l'homme toupouri.

La phallocratie semblerait être d'origine divine. Dieu, l'architecte par excellence paraît en carence de boue lorsqu'il lui fallait bâtir une compagne à l'homme .Aussi décide -t-il de soustraire à ce dernier sa côte pour lui en faire une. Il faut, certes, croire d'ailleurs que sa nécessité s'impose juste au moment où il fallait briser la solitude de l'homme. Déjà à ce niveau, on prévoit la tendance du créateur. Cela se jutifie par sa prise de position car il comdamne toute autorité de la femme sur l'homme. La dépendance de la femme vis-à-vis de l'homme s'accroît, un coup de fouet à toute femme qui se trouverait à la marge de ses préceptes.

La nature est contre le monde des femmes. BAA, le Dieu des Toupouris le redéfinit d'une autre manière plus draconienne encore. Pour lui, on pourrait se passer de la femme si on n'avait les moyens de procréer autrement. Les femmes sont de trop. Au temps des guerres tribales, les femmes étaient les gardiennes des villages, mais ce rôle seulement ne valait pas la raison qu'elles soient aux yeux de l'homme Toupouri. S'il s'agit de garder les villages les chiens le feraient mieux qu'elles. Cependant, le gooni, la défunte initiation était le véritable complice des hommes. Elle ne reconnaissait pas l'autorité de la femme, et n'avait rien de bon à son image. La torture faite aux femmes n'était pas un péché. La femme était même considérée naturellement comme impure. Alors toute obéissance à celle-ci méritait une sanction. Donc, la meilleure des choses, c'est de s'opposer à tout ce qu'elle dira. Ces interpretatoins, ces analyses sont-elles fidelèment reproduites comme voulaient les dieux créateurs ? Ne serons-nous pas en train de déblatérer Dieu en versant sur son dos la marginalisation de la femme ? Ces considérations ne sont-elles pas purement humaines ? On peut multiplier autant d'interrogations dans ce sens.

Certes, la femme est considérée comme la petite soeur de l'homme d'après les sources bibliques, néanmoins, elle doit avoir sa part du gâteau. Mais l'homme au contraire prend à tort les considérations, soit disant divines, les oriente à son profit en les développant au maximum. Tel est le cas de l'homme Toupouri qui est en discordance avec son dieu BAA. Il croit appliquer à son vouloir ses commandements, mais il s'investit facétieusement plutôt dans son ignorance endurée et aveuglée pour proliférer son autorité sur la femme en contrecarrant toute action de celle-ci. Au sein d'un foyer toupouri, l'homme est un despote parfait. Toutes décisions viennent de lui, et toutes

les activités sont placées sous sa haute vigilance, il le fallait mais il exagère. Il est en retard au moins d'un siècle : sa mentalité regresse de plus en plus. Un large fossé se fonde entre lui et le monde moderne. Bien que l'homme Toupouri s'efforce aussi de fréquenter l'école des Blancs comme font les autres, il n'arrive pas toujours à une adaptation facile. Toutes les pratiques ancestrales font blocus à son épanouissement moral et psychique. Il se veut conservateur, refusant de poser sur la balance sa culture avec celles des autres. Sa coutume prête sans équivoque mais il ne lui fait pas d'amendement. Intellectuels comme ignorants, lettrés comme analphabètes morfondent tous dans le même marécage. Ils se confondent sur le plan de la vie communautaire. On croyait voir un changement chez le chretien Toupouri mais ceux ci malheureusement ne font pas mieux que les autres. La charité qu'ils prêchent n'est que formelle. La femme dans tous les cas est loin d'ôter le joug. Pour maintenir aussi longtemps que possible la femme dans son obscurantisme l'homme Toupouri développe une politique de la sous–scolarisation de la fille en lui réduisant l'âge du mariage.

La Fille: une rente pour la famille

La précocité au mariage de la jeune Toupouri découle de son analphabétisme. Leurs parents les enlèvent toutes petites, les envoient à des hommes les plus valeureux sans vérifier s'ils sont de la même génération. Pour la plus part le mari n'a même pas l'âge du père de la mariée. Cependant la fille dépourvue de toute forme de défense suit naivement comme cet agneau qu'on amène à l'autel du sacrifice. C'est donc dire que le mariage fait écran aux études de la jeune Toupourie. Plus grave encore quand la fille vient de fêter son dixième anniversaire, le père de celle-ci commence aussitôt à mettre sur pied un grand projet dont la réalisation se fera avec la dot de sa fille. Lorsque le père malgré lui, supporte péniblement que sa fille aille au cours moyen 2ème, année considérera comme une atteinte à sa dignité, un détournement dès lors qu'on lui demandera d'envoyer sa fille au secondaire. Cette envie se noie dans un océan d'impossibilité, puisque le père voit son projet s'ajourner au fur et à mesure que la fille progresse. Il s'enrage de voir sa fille occuper un lit dans son domicile jusqu'à quatorze ans sans avoir de fiancé. Leur problème c'est s'enrichir. Certes ils vont vite me démentir. Alors qu'est ce qui explique ces noms valeureux qu'ils donnent aux filles ? MAI TOURME (étoffe de pagne). Là on sait que c'est la mère qui attire l'attention de son beau-fils sur ses pagnes. KAODAI (enclos des boeufs) on trouve le père tout nu dans la genèse de ce nom. Il s'imagine au milieu d'innombrables boeufs qu'il aura. MAI MILLION, point de commentaire là. Ce nom est plus francais que Toupouri. L'initiateur peut être un menbre de la famille simplement. Jamais ce type de nom aux garçons. N'est ce pas une course effrenée vers la richesse ? Alors il faut serrer l'éducation de la fille pour aboutir à son but. Entre temps s'opère un pari entre le père et la mère dont l'enjeu est : le premier à avoir un beau-fils.

Une éducation hypothétique

On prefére le silense de peur d'être indexé, pris comme iconoclaste. Il est normal qu'on demeure la queue entre les pattes, pour peu qu'on lève son petit pouce, toute une nation se redresse prête à te livrer la guerre. La mémoire sociale est une chose sacrée, mais humblement, il importe d'ôter le manteau d'ignorance avec lequel s'est vêtu l'homme Tpuri. La nudité lui conviendrait mieux sous ce soleil brillant, que ce velours précolonial grenu de sauvagerie et de grossiéreté. Il ne ressort pas pour autant du pessimisme que beaucoup des gens y croiront, mais d'optimisme qui veut sa confirmation. Cette confirmation et loin d'être atteinte, car une révision s'impose sur l'éducation que les parents donnent à leurs filles . En y voyant

de près elle n'est que hypothèquée. Elle masque les penchants des parents en présentant un côté illusoire de leur avis. En la privant de son droit le plus élementaire, la fille est comme ce soldat de troupe dans la caserne, ce prisonnier dans le cachot. Donc, en imposant à la jeune fille la conduite des anges, cela traduit son mécontement et laisse présager que la fille ferait mieux si elle partait en mariage. Si non croyez–vous que c'est pour quel interêt que les pères s'égosient matin et soir sur une conduite déplacée de la vieille fille ? Il suffit que ce père rencontre sa fille du retour de classe avec l'un de ses camarades, celle-ci aura un compte à lui rendre. Est-ce une éducation innocente ? S'il en est de même le cas, pourquoi les fils ne subissent pas les mêmes tortures ? La fille reste au centre de la fortune chez l'homme Toupouri, les filles sont privées des études, car pouvant susciter en elle l'esprit de révolte. Cette idéologie est plus suppotée de nos jours par ladite élite.

Une élite, une cravatte, une bouche.

Ce patrimoine prend d'envergure au lieu de régresser. Le chantage du troisieme millinaire laisse indifférent mon bonhomme Toupouri. Les pauvresses souffrent plus de la sous scolarisation. L'élite ou les mieux voyants demeurent avec l'hégémonie masculine. Ceux sur qui le gouvernement pouvait compter pour la scolarisation de la femme, et son émancipation font exactement le contraire. Ils s'enlisent complétement. D'après le diagnostic de 1990, la pluspart des femmes des grands hommes Toupouris n'ont pas le niveau de la troisième. À ce point, bon nombre de gens diront que ce phénomène est dû au manque des filles scolarisées. Considérons ce point de vue, il y'a maintenant des chanceuses qui traversent les frontières. Combien des Toupouris demandent la main de celles là ? Si on touche le milieu estudiantin on dirait un troupeau d'hommes suivant moutonièrement l'évangile du cathéchiste, cet essaim d'abeilles suivant instinctivement le courant du vent. Le jeune étudiante Toupouri ne rêve se marier qu'avec une fille du secondaire, en prouvant tous les côtés négatifs de sa jeune soeur étudiante. Qu'est qui expliquerait ce fait ? Parce qu'elle parle autant que moi. L'homme Toupouri veut pour cela une femme docile, ignorante de tous ses droits sur qui il étalera librement sa sauvagerie. À ce niveau le nègre se résume en l'homme Toupouri. On pourrait si HEGEL le veut bien confirmer que « l'homme [toupouri] répresente l'homme naturel dans toute sa sauvagerie et sa pétulence : il faut faire abstraction de tous respects et toutes moralités de ce que l'on nomme sentiment, si on veut bien le comprendre ; on ne peut rien trouver dans [son] caractère qui rappelle l'homme ». Il n'est pas aussi sauvage que cela mais tout de même il demeure absent, ignorant de toute évolution qui s'opère dans le monde. Il est statique .

Dans un pays comme le nôtre, la marginalisation serait le fait d'hier. On devrait en principe avoir d'elle que de vague souvenir, et non des problèmes d'actualité. Le pays a tout un ministère pour réglémenter le monde féminin. Mais ce minister semblerait avoir été créé pour servir les siens qui manquaient de place, de l'eau, de pain car il est symbolique qu'opérationnel. Par conséquent tous les cris des jeunes filles prematurées au mariage ne sont pas entendus. Mieux vaut un poulallier sans coq que d'avoir un semblant. L'éleveur se débrouillera pour trouver aux mamans poules un jeune coq dont les seules beauté et galanterie leur feront couler la salive.

Pourquoi le veuvage semble-il être une affaire de femme en Afrique?

Danwa Marie Pascale

Généralement en Afrique, lorqu'on parle des pratiques discriminatoires faites à l'égard de la femme, nous pensons à ces multiples mutilations faites aux filles, mais oublions ces milliers de veuves qui mènent le peleton des souffrances. Ces dernières subissent des tortures allant des sévices corporels à la mort en passant par le pillage de tous les biens du défunt au détriment de la veuve et parofis des enfants. Pourquoi les femmes se laissent-elles intimider par les agissements malhonnêtes de la part des proches de leur époux? Plusieurs raisons existent et Ka'arang a tenté d'interpeller la conscience de toutes les femmes face à ce fléau qui prend de l'ampleur sur notre continent. "L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à une femme, et tous les deux deviendront une seule chair" nous dit la Bible dans Matthieu 19:5. Malheureusement, nous constatons avec amertume que tous nous sommes condamnés par cette loi de la nature: la mort. Alors l'autre conjoint entre dans la période veuvage, période des plus pénibles. Cependant, nous constatons que l'homme est le plus protégé dans ces pratiques inhumaines. Nous avons été témoins des hommes qui contractent un second mariage quelques mois seulement après la mort de leur femme. Pourtant dans certains cas, la femme veuve passera une grande partie de sa vie à porter le deuil de son époux disparu. Aussi avons-nous vu des femmes chassées de la maison conjugale ou frappées par la belle famille après le décès de leur conjoint. Les veuves africaines subissent de toutes les humiliations. En tant qu'africaine et surtout observatrice avisée, l'une de ces multiples humiliations faite à la femme durant la période de veuvage a retenu mon attention: la masse successorale.

Dans les différentes sociétés africaines, la jeune fille est considérée comme ayant vocation à s'intégrer dans la famille du mari. Conséquence immédiate: elle n'a pas droit en matière successorale et financière. N'est-ce pas une injustice flagrante à l'égard de la femme? Comment peut-on admettre qu'une femme qui passe une partie de sa vie au service d'une famille (époux, enfants, belle-famille et autres) soit, après le décès de son époux, purement et simplement dépouiller de ce qui lui est de droit par ceux qu'elle même a soutenus hier? Tous nous avons été témoins ce cet acte sans crier gare, car nous avons peur d'être déclarés anathèmes et ainsi marginalisés. Combien de femmes ont été déclarées sorcières et accusées d'être à l'origine du décès de leur époux? Combien ont été jetées dans la rue avec les enfants dans les bras par les membres de la belle famille, devenus pour l'occasion pilleurs de cadavre? Ne connaissons nous pas des gens de mauvaise foi qui falsifient la signature de la veuve pour bénéficier des avantages qui reviendraient à cette dernière? Que penser de ces beaux-frères malins qui prennent la veuve juste pour mieux la piller et la laisser sans un centime ? Nous cotoyons chaque jour ces loups en peaux d'agneaux dans nos sociétés.

Ce qui me semble plus écoeurant dans ces attitudes irresponsables de nos frères et soeurs, ce sont les femmes elles-mêmes. Oui, nous les femmes sommes en partie responsables de notre misère. Pourquoi? Le silence devant ces agissments pousse le camp adverse à prendre le dessus sur nous.

Plusieurs raisons expliquent ce silence: plusieurs femmes éprouvent une peur bleue d'être lynchées, chassées de la communauté, d'autres préfèrent, par respect, garder le silence face à tout ce qui se passe autour d'elle. Et pourtant, mesdames, vous devez agir, et cela tout de suite, car il en va de vos droits. Il faut réclamer ce qui vous appartient. Votre époux est, certes, décédé, mais vous devez continuer à vivre et surtout à élever les enfants qu'il vous a laissés. Que vous restera-t-il si vous laissez la belle-famille vous dépouiller? A quoi auront servi les nombreuses années de mariage? Que l'on vous traite de veuve joyeuse ne doit point être une excuse pour baisser les bras car vous avez le droit de vivre en toute liberté. Regardez un tout petit peu le comportement de mes frères après le décès de leur partenaire et jugez-en!

Mon objectif n'est pas d'exciter les femmes à faire une rébellion à l'égard d leur belle-famille, mais d'amener celles-ci à comprendre et surtout connaître ce qui leur est de droit.

Selon le régime matrimonial choisi, vous avez droit à la masse successorale comme suit:

- Si vous avez opté pour le régime matrimonial de la communauté légale ou conventionnelle, vos droits porteront d'une part sur les biens personnels de votre époux décédé et d'autre part sur la moitié des biens du couple. En effet, au décès de l'un des époux la communauté doit être partagée en deux : une moitié doit revenir à l´épouse que vous êtes et l'autre moitié, appartenant au mari va s'ajouter au bien personnel de ce dernier pour constituer la masse successorale du mari, c'est sur cette masse que porteront également vos droits.
- Si le régime matirmonial était celui de la séparation de biens, vos droits porteront tout d'abord sur vos biens personnels et après vous aurez droit dans la succession de votre mari.

Alors, mes chères soeurs, vous voilà informées. Inutiles maintenant de vous laisser intimider par votre belle-famille car après vous avoir pillée, elle vous laissera tomber. Il vaut mieux vous battre, sauvegarder la mémoire de votre mari et élever vos enfants.

Saisissez si vous le pouvez un huissier, les éléments de la force de l'ordre pour faire face aux pilleurs s'ils venaient à prendre le dessus sur vous.

Je ne voudrais pas terminer cet article sans mentionner l'adage populaire : "Ne faites pas à autrui ce que vous n'aimeriez pas que l'on vous fasse".

Parlons des femmes.
Laissons parler les femmes !

Parlons de toute la société, car la survie d'une population est sujette aux combats controverses qu'elle mène sur elle-même. Acceptons les critiques

et digérons-les !

Les charmes en amour dans la société Tpuri

Yanda Lamtoing

En portant mon choix sur ce thème, j'ai eu un regard très loin, mais une idée très courte. Néanmoins, mon objectif visé est d'exposer sur le pourquoi des charmes et leur nature dans le milieu tpuri. Je n'ai aucun parti. Vous savez que le chemin qui mène à la raison est jonché d'épines : à cet effet, sentiments et préjugés peuvent contribuer à embrouiller cette avancée vers la vérité. Pour transformer notre horizon, il faut y admettre des débats controverses.

Sans avoir une idée générale, le charme en amour existerait dans presque toutes les sociétés africaines. Mais les manifestations et les effets diffèrent selon les communauté. Les Tpuri utilisaient des charmes en amour. Ils constituent un phénomène non négligeable dans l'explication des faits sociaux à l'instar du mariage, prostitution, les fiançailles, la polygamie. Il s'avère irrationnel de blâmer la vieille génération d'avoir su adopter des charmes en amour. C'était pour la plupart des garçons ou des hommes qui en usaient une manière de sceller des relations de concubinage, de fiançailles, ou de sauvegarder un mariage menacé de rupture ou enfin tout simplement de rendre une fille frivole. La dernière situation constitue en quelque sorte le revers de la médaille.

Aujourd'hui le phénomène contraire a vu le jour. Plus que les hommes, les femmes s'intéressent aux charmes pour conquérir des maris. Pour être plus explicite, nous proposons une analyse de quelques formes de charmes et leurs effets dans le contexte social Tpuri.

Le charme pour l'aboutisement d'un mariage

Le charme en amour est appelé en Tpuri « sangu mai » littéralement « le remède-fille » Il épouse plusieurs formes.

Le charme pouvait être utilisé par un garçon dans des relations intimes avec une fille surtout en sa faveur. Lors des fiançailles les filles Tpuri ont plusieurs prétendants qui concourrent et cherchent à gagner la confiance de la jeune nubielle et partant de sa famille. A ce tire, tous les moyens s'avèrent nécessaires. Pour prendre le pas sur ses rivaux, le jeune garçon ami peut charmer la jeune fille. Comment s'effectue la mise en place du charme ?

Au cours des fiançailles, le garçon ne rend visite à la belle-famille que dans la nuit. Ce temps est bien choisi et mieux indiqué pour le repos paysan. Il est utilisé pour les causeries, les rencontres etc. Le garçon participe donc régulièrement aux causeries du soir avec sa belle-famille. Son entrée dans la belle-famille s'annonce par des salutations. Après quoi, il rejoint directement la case de la belle-mère. Il s'assied sur la meule à écraser « niini » utilisé pour la circonstance comme siège. Ayant son

« sangu mai » dans la poche, il le frotte sur la surface latérale de la pierre à écraser «man niini ». La jeune fille et sa mère travaillent au chant du coq sur la meule pour moudre le mil. Elles utiliseront alors la meule. Ce mil écrasé sur la pierre comportant le « sangu mai » et destiné à la consommation familiale influence toute la maisonnée. Le jeune garçon devient mielleux aux yeux de la jeune fille. Il gagne la confiance de toute la famille. Il devient un objet de passion pour sa belle-famille.

Dans la société Tpuri, la polygamie rendait favaorable l'utilisation des charmes au sein des ménages. Comment comprendre qu'un homme veut avoir à lui seul une dizaine de femmes ? Que fera-t-il pour satisfaire le besoin sexuel de toute cette population féminine ? Il fait alors appel au charme. Ici le charme le plus adapté est celui du signe du taureau, « sangu blodai », le « remède-taureau ». Indiqué pour les hommes, ce charme du signe taureau permet aux hommes de satisfaire autant de femmes que possible sans éprouver la moindre fatigue. Il forge aussi un obsédé sexuel. Il n'est point conseillé aux femmes et filles. Si oui, c'est au risque d'en faire des polyandres, des frivoles et filles volantes. Cependant les prostituées peuvent en utiliser pour satisfaire leurs clients à tour de rôle sans se lasser. Ce type de charme peut leur permettre de multiplier leur revenu.

Le charme du signe du crapaud « sangu man nyala » n'a pas quant à lui moins d'effets dans le système marital Tpuri. Cette forme s'emploie surtout à l'endroit des femmes mariées. Le mari jaloux n'aimerait pas que sa compagne s'érige en femme infidèle. Dès les premiers jours de vie conjugale, il lui offre le charme du signe crapaud. L'effet de ce charme est de rendre la femme très crasseuse, laide. En realité, elle restera seulement belle aux yeux de son conjoint. Même les plus belles filles reconnues de tous perdent toute considération par les autres à la réception de ce charme. Il est aussi l'apanage des maris qui voudraient maintenir leurs femmes au foyer conjugal. Ils sont portés à sanctionner leurs épouses pour tout acte qu'elles posent. La femme est alors condamnée au foyer. Le but primordial de ce charme semble reposer dans le fait d'avoir une femme fidèle, gardienne de la maison, magasin d'espoir.

D'autres formes de charme existent encore. Mais nous nous limiterons à ceux sus-cités.

Charme utilisé par les femmes.

Le charme en amour est un phénomène contradictoire. Hier les hommes étaient au devant de la scène. Les raisons sont multiples. Dans le passé, ne pouvait doter une fille non qui veut mais qui peut. Il y avait aussi une crise féminine au sein de la société Tpuri. Les filles partaient en mariage en fait en tant que bébé. La polygamie exerçait une forte pression sur la société. Une rude compétition pour la jeune nubile poussait les prétendants à la charmer.

Aujourd'hui le phénomène semble être bouleversant. Le modernisme ajoute une nouvelle donne. La baisse des revenus des paysans et l'école occidentale jouent un rôle important dans le mariage actuel. Comment nourrir toutes les femmes quand l'on n'a plus de revenu ? Le nombre de femmes sans mari s'accroît. Situation fort curieuse : les filles et femmes charment de plus en plus les hommes.

Dans les relations de concubinage, les femmes voulant vivre sous la protection permanente, la chaleur masculine choisissent la voie mystique. Elles multiplient les consultations chez les devins. Ceux-ci détiennent le pouvoir d'enfermer les concubins dans un cercle vicieux, leur faisant perdre toute possibilité de contraction de leurs concubines. En amour, il

faut avouer que sentiment précède raison. Et quand on est vraiment satisfait, on paie plus que la raison.

Le charme du signe labret « sangu dorno » peut être utilisé pour contenir son mari dans sa parcelle de pouvoir. Ce charme sert à clouer le bec du conjoint par la femme. La réception de ce charme le pousse à être répulsif aux autres beautés féminines. Il n'adhère qu'à elle qui en fait usage. A ce niveau, l'on peut se réjouir du charme du signe du labret dans notre milieu social. Si ce charme est vraiment efficace, l'on est ici en présence d'un produit contre les maladies sexuellement transmissibles qui courent aujourd'hui les rues.

Les jeunes filles Tpuri se sont aussi lancées dans le phénomène de charme. La modernité ayant apporté son lot de casse-tête, la conquête d'un mari devient alors un souci permanent des jeunes filles. Certaines vont consulter des marabouts qui leur prescrivent des amulettes porte-chance, porte-bonheur. D'autres, avant de sortir, s'embaument le corps avec le parfum garni de « sangu fiiri gii ». Ce charme est symbole d'attrait des amis pour aboutir au mariage.

Appel aux articles!

Envoyez-nous des articles, des réflexions, des dossiers, des discussions, des contes ... Ka'arang vous ouvre ses pages!

CDE-SAARE
B.P. 67 Guider

Ya-t-il jugement ?

Dayang Paul

Nous sommes dans le Nord-Cameroun au coeur du pays Tpuri. Le passage à l'an 2000 que les occidentaux ont dénommé "Bogue de l'an 2000" dans cette partie du pays a regorgé assez d'histoires et de plaisanteries qui, sans appréhension, font appel à une prise de conscience très immédiate. En effet, plusieurs phénomènes ont vu le jour d'une part, les autres font leur petit bonhomme de chemin d'autre part. A titre illustratif, nous citons le mariage hyperprécoce tout genre confondu, le braconnage et le déboisement qui expliquent la rareté de certaines espèces partout, les conflits familiaux devenus irrésolvables, le *Sa'a* qui a atteint son apogée...

La divergence et la diversité de ces phénomènes nous mettent dans l'impossibilité de les examiner entièrement. C'est pourquoi notre analyse portera uniquement sur le *Sa'a*.

Pour être dans le bain, il importe de signaler qu'il ne s'agit pas d'une étude portant sur le *Sa'a*, mais d'un évenément ayant pour centre d'interêt le *Sa'a*. Toutefois *Sa'a* pourrait se définir comme une puissance mystique possedée par un individu et qui lui donne le pouvoir d'exterminer physiquement ses semblables afin de les occuper à sa fin.

Nous sommes le lendemain du jour de l'an, plus précisement en janvier 2000. Dans un petit village du département de Mayo-Kani, vivait Satoing, un cultivateur de renom non négligeable. Né d'une famille polygame, Satoing avait plusieurs frères et soeurs dont certains occupaient des grands postes dans les grandes métropoles camerounaises.

Il y a cinq ans, Remayla, ami et voisin immédiat de Satoing accusa ce dernier de possesseur de *Sa'a.* Cette accusation a laissé une séquelle indélébile dans la mémoire de Satoing . Aujourd'hui encore et comme toujours il s'en souvient. Dans l'optique de prouver son innocence et surtout de se débarraser de ce vieux souvenir devenu ennuyeux et insupportable, Satoing prend le chemin du suicide. Il se sert du Gramoxone (herbicide), produit trés toxique servant à pulvériser les herbes nuisibles des champs, pour se venger contre Remayla et son accusation, laquelle, selon lui, est loin d'être une éventuelle réalité. Satoing, spontanément, avale quelques gorgées en absence de tout regard suspect. La réaction du produit étant trés immédiate, il ne peut résister d'entrer dans l'agonie en criant au secours. Tous les membres de la famille accourent et le trouvent en train de se tordre de douleur au sol. Satoing déploie sa dernière force pour dire son testament et surtout dénoncer, en présence des siens, Remayla comme cause de son suicide: „Il y a cinq ans, Remayla, mon voisin, porta contre ma personnalité une fausse accusation. Alors aujourd'hui j'ai choisi la mort comme meilleure et ultime solution afin de me débarasser définitivement de ce souvenir aussi vieux que mon fils Rebo et surtout permettre à Remayla de vivre dans une parfaite paix. Adieu mes enfants".

Le centre de santé le plus proche est à trois heures de marche. Le village est dépourvu de tout engin de déplacement . Ainsi tous les pronostics étaient en défaveur de Satoing. Maintes tentatives de sauvetage furent mises en jeux par les siens. Hélas en vain. La mort était fidèle au rendez-vous. Satoing expire.

Le désarroi s'installe dans la famille. Les membres de famille après inhumation décident de venger le leur. Hommes, femmes, petits et grands : lances, flêches, gourdins en main tous armés jusqu'au dents se dirigent chez Remayla et le délogent de sa quiétude.

Remayla est assommé par quelques violents coups de gourdin et traîné devant le chef de village. Les membres de famille du défunt relatent

intégralement au chef les faits et paroles de Satoing. Et c'est au chef d'interroger l'accusé Remayla. Celui-ci sans frayeur ni désapprobation reconnaît la pertinence de son acte :"Je reconnais avoir posé cet acte. Satoing était mon ami, d'ailleurs sa disparition me déchire l'âme. Nous buvions et bavardions ensemble. Un jour, il y a précisément cinq ans aujourd'hui, autour d'un grand pot de vin, et emporté certes par les effets alcoliques du vin je lui reprochai de posséder le *Sa'a*. Mon chef, cet acte que j'ai posé, il a y cinq ans ne peut, logiquement, avoir pour conséquence tragique la mort de mon ami, Majesté."
Les membres de famille du défunt approuvent l'intervention de leur coupable, cependant affirment que ce dernier est passible de châtiment non par rapport à l'acte qu'il a posé mais à l'âme disparue c'est-à-dire au suicide de Satoing. Quant à Remayla, il refute cet argumentation et prouve son indisponibilité de s'assujetir à toute punition relative au suicide de son ami quelle que soit la petitesse de la punition.
Ayant suivi les diverses interventions de deux camps à savoir les accusants (les membres du défunt) et l'accusé (Remayla) , le chef souligne la pertinence du différend. Il se trouve ainsi face à un grand dilemme auquel il ne doit pas faire volte-face.
Alors y a t-il vraiment jugement?

La mort de l'avare

Danwé Lebon Justin

Il y avait une fois dans le septentrion un couple opulent . Le mari s'appelait Haman et la femme Haram. Le couple n'avait pas d'enfant. En revanche, il possédait un troupeau de plus de cinq mille têtes de boeufs, lequel lui conférait un prestige sans pareil. Haman Gao était trés content de ses innombrables bêtes qu'il aimait par-dessus tout. Il les adorait d'autant plus qu'elles étaient les seules richesses qu'il eût au monde . Aussi ne voulait-il, sous quelque besoin urgent que ce fût, jamais s'en séparer . Dans toute la région, on ne parlait que de cette famille «aisée», de ses inestimables richesses, de ses taureaux aux cornes rugueuses tournées vers l'arrière, de ses vaches fécondes qui vêlaient de temps en temps, de ses beaux veaux dont le nombre augmentait au fil de jour.

Curieusement, Haram, que certaines langues qualifiaient de la plus heureuse de toutes les créatures humaines, n'était pas aussi mieux habillée que la femme d'un petit cultivateur qui vit à peine des ressources agricoles. Son kaba rafistolé, mille fois racommodé, qu'elle traînait à longueur de journée, était criblé de trous, cachant à peine son corps svelte. Son unique paire de chaussures en caoutchouc, dont son mari lui avait fait cadeau le jour de leur mariage, avait, pendant dix ans environ, protégé ses minces pieds contre les multiples obstacles qui pullulaient dans la zone. Tous les coordonniers du pays avaient inlassablement, l'un après l'autre, essayé de remédier à la dégradation avancée mais en vain. Cela dépassait leurs forces, disaient-ils. Unanimes, ils boycottèrent le service de cette cliente déjà devenue encombrante, et les chaussures rapiecées, éculées, démodées, difformes, incolores livrèrent à leur tour les pieds de la jeune femme aux épines impitoyables. Quand elle essayait de demander de l'argent à son mari pour se procurer ne fût ce qu'une nouvelle paire de chaussures en matière plastique, celui-ci, s'emportait, pâlissait, rougissait disait que lui-même n'avait pas de quoi couvrir son

énorme corps, excepté cette vieille gandoura en lambeaux que son défunt père lui avait léguée. S'agissant de ses pieds, ils n'avaient jamais été chaussés. Exposées ainsi aux épines et aux obstacles, les plantes de ses pieds étaient devenues dures comme des carapaces centenaires, invulnérables, elles résistaient aux morsures des serpents les plus redoutables avec une telle efficacité qu'on eût pris Haman Gao pour un vilain sorcier.

Ici, l'on ne mangeait jamais à sa faim : un seul litre de lait et un morceau de couscous suffisaient largement pour nuorrir toute la famille (Haman, sa femme, et ses deux bergers) pendant une semaine. Ceci à cause de l'avarice inimaginable dont le riche éléveur faisait preuve Ses innombrables vaches produisaient quelque cinq cents litres de lait frais par jour, lesquels étaient achetés par la société « KOSSAM » chargée de traiter et de commercialiser les produits laitiers. L'argent ainsi obtenu était utilisé soit pour compléter ses revenus, soit pour acheter d'autres boeufs afin d'agrandir son troupeau, ô combien grand. Car sa devise était : « Acheter toujours mais ne jamais vendre » : Il répétait à tous ceux qu'il rencontrait ces propos qu'il avait mémorisés depuis son jeune âge et qu'il n'avait jamais oubliés :

« Manger à sa faim est un crime ,
« Boire trop de lait est un crime, »
« Dépenser l'argent est un crime »,
« Vendre un boeuf est un crime, »

Un jour, Haman Gao rentra, silencieux, déprimé, tourneboulé, tenant en main une lettre décachetée qu'il tendit à son épouse en disant : « Haram ! Lis cette lettre et dis-moi ce que je dois faire ! ». Ayant pris ladite missive, Haram, dont le coeur battait la chamade, lut à haute voix :

« *Cher frère et ami Haman Gao ! Auriez vous l'amabilité, s'il vous plait de bien vouloir honorer de votre presence la fantasia que j'organise ce jour 13 mars 19..*
NB : tenue de fête exigée.
Signé le lamido. »

La lettre une fois lue Haram s'impatienta de dire à son mari qui demeurait jusque-là pensif :

- Qu'y a-t-il d'étrange dans cette lettre ? N'es tu pas content d'être invité par le lamido à participer à la grande fantasia ?

- Arrête ! Hurla Haman Gao. Il me semble que tu n'as pas bien vu cette précision capitale : « Tenue exigée. » C'est elle la cause de mon tourment ; car tu le sais bien, je ne t'apprends rien, que je n'ai ni vêtement ni chaussure non plus. Les habitants de ce village sont pauvres comme toujours. Oui, dès réception de cette invitation, j'ai essayé en vain de leur emprunter de l'argent afin de me procurer ne serait-ce qu'une paire de sandales neuves. A présent comment ferais je pour m'habiller ? Que faire Haram, je te le demande ?

- N'as-tu pas honte de te lamenter ainsi ? questionna Haram excédée par le comportement de son mari. Ne pense-tu pas vendre un de tes multiples boeufs pour t'acheter des vêtements neufs ? Oui, vends un taureau, ou une vache, ou un veau et tu auras la parure qu'il faut pour cette fête grandiose à laquelle tu auras exceptionnellement l'honneur de participer...

- Quoi! Comment? Vendre un boeuf? cria Haman Gao. Non!!! Arrête, femme insensée! Créature maudite, Sexe faible! Comment, diable, as-tu pu imaginer cela? Aurais-tu une pâte

d'arachide à la place du cerveau? Non, je ne vendrai ni mon taureau, ni ma vache ni mon veau....

- A ces mots, Haman Gao prit congé de son épouse qu'il venait de qualifier de tous les mauvais adjectifs du monde. D'un pas hâtif, il se dirigea vers sa case, les yeux rivés au sol, les bras croisés derrière le dos, ainsi qu'un bouddhiste. Parvenu à l'intérieur, il se laissa choir sur son tara, lequel poussa un long et plaintif grincement qui eût réveillé un cadavre. Harassé et submergé par les soucis, il voulut dormir mais en dépit de ses efforts, il ne put le faire cependant; car mille et une idées obscures tourbillonnaient dans son crâne chauve. Dans la cour, Haram était demeurée silencieuse, immobile, sidérée, comme foudroyée par les propos de son mari. Confuse, elle ne put s'empêcher de poser cette douloureuse question : „Où va le monde?" Certes, elle avait souvent soupçonné son mari d'être avare mais elle n'avait jamais imaginé qu'il poussera cette avarice jusqu'à refuser de retirer un seul boeuf d'un troupeau qui en compte mille. Maintenant qu'elle avait découvert la vérité sur le tard qu'allait-elle faire? Allait-elle divorcer? „Non, je ne divorcerai pas, je supporterai, conclut-elle, car le mariage, c'est précisément ce contrat signé par les deux conjoints, pour le meilleur et pour le pire."

Ce soir-là, lorsque ses boeufs rentrèrent, Haman Gao leur rendit visite comme à l'accoutumée. Mais pour la première fois, il entra dans le vaste enclos sans adresser la moindre parole aux bergers qui venaient d'allumer les feux tout autour afin de chasser les moustiques. Après avoir compté et caressé les taureaux et les vaches en passant par les les veaux, il ressortit sans demander les nouvelles de la journée comme il avait l'habitude de le faire lorsqu'il était de bonne humeur.

Après s'être acquitté de la prière du soir – il était musulman – Haman Gao entre dans sa case, prit un vieux sac en cuir qu'il tenait de son père et le remplit d'écorces, de gris-gris et des cornes d'animaux sauvages tout en invoquant le nom de Allah. Il prit également son arc ainsi que quelques flèches rouillées dont s'était servi son arrière-arrière-grand-père. Les préparatifs ainsi terminés, il partit pour un voyage nocturne non sans avoir donné des dernières instructions à sa femme : "Haram, je vais voyager, lui dit-il. Je reviendrai dans deux jours, s'il plaît à Allah. Occupe-toi bien de mes boeufs! Qu'ils n'aient ni faim ni soif! Qu'ils ne tombent pas malades! Qu'ils ne meurent pas! ...." Sur ce, il se hâta de s'éloigner, évitant ainsi les questions harcelantes de sa femme. Par une piste poussiéreuse, il gagna la brousse. La nuit était sans étoiles ni lune. De temps en temps, son pied droit trébuchait contre un caillou, mais il ne gémissait pas, ne se plaignait pas. Car cela présageait une chance éventuelle. Soudain, il entendit des cris des renards qui se rapprochaient de plus en plus de lui. „Quel malheur ces vilaines bêtes veulent-elles m'apporter? commença-t-il à soliloquer. Néanmoins, je ne rentre pas. Je vais de ce pas chez mon ami Ardo qui possède un petit troupeau de boeufs dont il semble ignorer la valeur. Il me suffira juste de lui voler un taureau que je vendrai ensuite aux bouchers. Ainsi, je pourrai aisément m'acheter des chaussures et des vêtements neufs. Quelle idée géniale ai-je trouvée ! Et dire que la pauvre Haram voulait tout de suite que je vende mon propre boeuf."

Quelques heures plus tard, Haman Gao arriva à Douroum, le village où habitait depuis des décennies son ami Ardo. Ce dernier possédait un petit troupeau d'une dizaine de boeufs sur lequel reposait l'avenir de sa famille. Haman Gao avait duré sans visiter son ami. Aussi craignait-il de se tromper de chemin par cette nuit particulièrement noire et aveuglante.

Comme il bifurquait à droite, il entendit les meuglements d'une vieille vache dont il ne tarda pas à reconnaître la voix, tant il l'avait si souvent côtoyée. S'étant assis à même le sol, il prit une écorce dans son sac, la croqua et en aspergea le sol avec sa salive amère. Ensuite, il sortit son rouleau de gris-gris qu'il enfila en disant : „Allah! Allah! Allah! Ainsi préparé, il entra prudemment dans le minuscule troupeau, en détacha le plus gros taureau et repartit sur ses pas, traînant son butin au bout d'une corde. Pendant ce temps, Ardo qui veillait caché dans une hutte non loin de là, se leva doucement, prit son fusil chargé et en déversa le contenu sur celui qui s'éloignait là-bas avec son taureau. Les balles partirent avec une vitesse extraordinaire et atteignirent Haman Gao en plein dos. Celui-ci tourna deux fois sur lui-même avant de s'écrouler. Ameutés par le bruit, les paysans accoururent nombreux s'enquérir de ce qui s'était passé. Lances et gourdins brandis, ils encerclèrent celui qui gisait dans une mare de sang. En braquant une torche, Ardo s'écria. „Mon Dieu, c'est mon ami Haman Gao que j'ai abattu!" Abasourdis, les villageois se regardèrent les uns les autres et décidèrent finalement d'emmener l'étrange voleur dans un centre hospitalier le plus proche. Ce qui fut fait.

On envoya chercher sa femme.

Lorsque celle-ci arriva au petit matin, le docteur lui tendit l'ordonnance qu'il venait de prescrire et ajouta que d'ici deux heures, son mari cessera de vivre s'il ne reçoit pas les premiers soins tout de suite même. Affolée, les yeux embués de larmes, elle ne sut que répondre.

- Haman Gao, dit-elle, en s'agenouillant au chevet de son mari, je rentre au village vendre un boeuf pour te faire soigner.
- Tu peux chercher l'argent par tous les moyens mais je te défends de toucher à mes boeufs! articula Haman Gao dont la voix se faisait à peine entendre maintenant.
- Tu vas mourir! cria Haram.
- Qu'est-ce que j'ai fait à la mort? murmura Haman Gao agonisant. Elle ne saura me prendre en si peu de temps.
- Mais tu as perdu la tête! tonna Haram. Il me faut de l'argent tout de suite pour acheter l'ordonnance prescrite par le docteur.

A ces mots, elle sortit en claquant la porte. „Je vais vendre un boeuf, je ne peux que le faire! se répéta-t-elle en s'éloignant. Mais à peine avait-elle fait quelques pas dans la cour que le docteur la rappela. Elle comprit, à l'expression de son visage, que son mari avait cessé d'exister.

Cette triste nouvelle se répandit dans tous les environs. De toutes parts, les gens accoururent pour dire leurs derniers adieux à Haman Gao. Tous avaient une mine patibulaire quoique étonnés par la façon dont cet homme avait trouvé la mort. La dépouille mortelle fut transportée au cimetière, et au moment de l'enterrement, on trouva dans la poche de la vieille gandoura du défunt une considérable somme de huit cents cinquante mille francs soigneusement enveloppée dans un papier

gris sur lequel était mentionnée cette phrase : “J’acheterai quelques genisses avec cet argent...“

Le rire gagna l’assistance comme si de rien n’était. Ce jour-là, le marabout qui ne riait jamais en de telles circonstances, se permit de s’esclaffer en premier lieu. Ce fut finalement Haram qui pria la foule de se taire et d’observer quelques minutes de silence pour le repos de l’âme de son mari. Rassénerés, les hommes firent descendre le corps dans la tombe, après quoi ils se dispersèrent.

Deux mois plus tard, Haram vendit la moitié du troupeau, se construisit une belle villa et se remaria à un jeune commerçant appelé Abdou. Avec son nouveau mari, elle vécut heureuse et eut beaucoup d’enfants.

Nos plaines et nos chers villages regorgent d'histoires et de nouvelles. Écrivons pour nous et décrivons-nous nous mêmes.

C'est la vocation de Ka'arang

Ka'arang!

Ka'arang!

Nous sur nous mêmes:
Cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri (CRCT)

Nous sommes un groupe de Tpuri et de personnes intéressées par la culture Tpuri. Nous avons tous des orientations professionnelles et des intérêts personnels différents. Nous œuvrons cependant tous dans le domaine d'une identité culturelle bien comprise et exprimée. Plutôt donc que de se limiter, il nous a semblé plus profitable pour tous de laisser la liberté à chacun de réfléchir sur le thème qu'il trouve principal dans le milieu Tpuri. Mais, ici encore, une souplesse s'impose. En effet, peut-être que deux ou trois personnes souhaitent réfléchir sur un même thème. Le groupe est ouvert à de telles initiatives. Un travail collectif est toujours plus riche.

Quelle forme a le Cercle de Réflexion? Ce groupe n'est pas une réunion de super-savants. Les articles peuvent être très longs, fouillés, truffés de détails, si l'auteur s'est investi longuement dans sa recherche, ou brefs s'il s'agit de rendre compte d'une expérience personnelle vécue mais significative au sein de la culture Tpuri. Le groupe est une Communauté, sans hiérarchie, et surtout sans compétition. Son but est de Témoigner afin que la culture Tpuri ne soit pas à jamais perdue.

Ka'arang est un trimestriel.

Il est l'organe d'information et de liaison du cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri. Il contient des récits, des interviews, des poèmes, des biographies, des nouvelles, des commentaires, des informations se rapportant à la culture Tpuri.

Ka'arang vit principalement des recherches, de la fantaisie, de la créativité et de l'engagement de ses lecteurs et des membres du Cercle.

Ce périodique est le produit de la coopération de plusieurs personnes.

Ainsi *Ka'arang* sert de porte-parole

Les contributions sont une documentation de notre travail. Elles créent une base de discussion. Elles révalorisent ainsi notre culture et sert de planche d'appui pour que nous ne soyions pas des naufragés de la culture, de notre propre identité.

Dans ce sens nous soutenons l'échange et la communication entre nous et contribuons ainsi au réveil de la conscience pour notre culture et participons à sa survie.

Ka'arang

Ka'arang,

ce sont des débats houleux
le répertoire Tpuri
la culture palpable
des techniques ressucitées
des recherches minutieuses
c´est pourquoi Ka'arang!

Ka'arang!
Ka'arang!
Ka'arang!
Ka'arang!

Ka’arang: N°027 Avril 2000

Thème: La musique : l’âme d’un peuple

Thème pour le numéro N°028 de juillet 2000
Les purifications en milieu Tpuri

Thème pour le N°029 d’octobre 2000
La mort en milieu Tpuri

Ka'arang

est un organe de réflexion et de débat. Sauvons notre culture de l’oubli et de l’aliénation. Nous sommes responsables devant l’histoire!

Dans le siècle qui commence, prenons le temps de réfléchir C’est le sceau salvateur !

Envoyez nous des articles à l'une des adresses suivantes:

Ka'arang:
Editions et Média
B.P. 67 Guider
Nord Cameroun

Dayang Paul
Wachmannstr. 81
28209 Bremen
Allemagne